

Wem

vers
l'éducation
nouvelle

Être parent en 2024

🎯 **Fabriquer
une toupie**

✘ **Éduquer contre
le racisme *et*
l'antisémitisme**

😊 **Entretien avec
Najat Vallaud-
Belkacem**

NOUVELLE ÉDITION



Vous êtes :

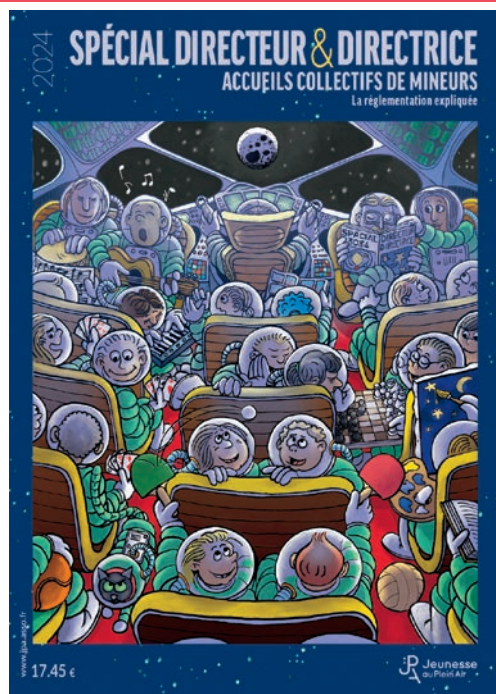
- ✓ Directeur ou directrice d'ACM
- ✓ Formateur ou formatrice BAFA/BAFD
- ✓ Animateur ou animatrice d'ACM

**DÉCOUVREZ L'OUTIL INDISPENSABLE
À VOTRE ACTIVITÉ !**

POUR LE COMMANDER



www.publications.jpa.asso.fr



17.45 €

Affranchissement inclus

NOS OFFRES COUPLÉES



23.90 €



22 €



31.20 €



28 €



35 €

Affranchissement inclus dans le prix

Elle est où, l'autorité ?



Jean-Baptiste Clerico,
directeur général des
Ceméa

Au moment où, un peu partout dans le monde, les formes d'organisation étatique les plus sombres arrivent au pouvoir, il est urgent de penser l'autorité dans sa forme la plus bienveillante possible. L'autorité est un concept central dans tout fonctionnement collectif. Elle a toujours été débattue, dans le passé comme dans les sociétés modernes, passée au crible d'analyses philosophiques, juridiques, sociologiques. Alors comment expliquer qu'elle fasse toujours autant débat ? Un récent sondage

(décembre 2023) dit que 81% des Français et des Françaises pensent que les parents ont moins d'autorité qu'avant. Un autre, réalisé quelques mois plus tôt, révélait qu'une large majorité de Français (85%)

adhère à l'affirmation « *l'autorité est une notion qui se perd en France de nos jours* ». Or, 79% des jeunes âgés de 15 à 24 ans ont un « *sentiment positif* » à l'égard de celle-ci. Ce n'est donc pas l'autorité qui pose problème, ou qui fait débat, c'est la façon dont on l'exerce. La manière de la concevoir, son but, ses modalités d'action indiquent une certaine conception du monde et de fait, l'oriente. Dans tout acte éducatif, le sujet de l'autorité est fondamental. Il suffit pour s'en convaincre de participer à une formation

Ce n'est pas l'autorité qui pose problème, mais la façon dont on l'exerce.

continue de personnels enseignants ou de l'animation et de constater que la question de l'autorité est sans cesse dans leurs pensées. Comment vais-je avoir de l'autorité sans être autoritariste ? Comment est-ce que mes élèves, mon groupe de stagiaires va me percevoir et accepter mes consignes ?

Comment être juste et le faire comprendre ? Comment ne pas laisser faire ?

Pour qu'un groupe évolue dans un climat serein, l'autorité est essentielle. Elle garantit le cadre commun, la justice, le respect de chaque personne du groupe, la sécurité. L'autorité peut donc être vécue positivement. C'est dans cette optique que celles et ceux qui promeuvent l'Éducation nouvelle l'étudient et la mettent en œuvre. Ce qui est aux antipodes des personnes qui l'utilisent pour obliger, recadrer, imposer...

Les Ceméa tirent un signal d'alarme face aux formes d'autoritarisme qui se déploient dans la société actuelle, qui visent à encadrer la jeunesse, à limiter la liberté pédagogique, à imposer par le haut des réformes et créent une catégorisation hiérarchique des élèves. Avec ces formes d'autorité, il s'agit ici de donner à voir, de montrer... que l'on en a. Or

l'autorité se construit dans la relation, par la preuve ressentie. Il n'y rien de pire qu'une autorité qui ne remplit pas ses fonctions, c'est-à-dire qui ne garantit pas la sécurité et ne favorise que telle partie ou telle partie de la société...

Cette autorité-là, au lieu de rassembler, crée de la division, de la colère, voire de la haine. Elle finit par être rejetée, laissant la porte grande ouverte à l'autoritarisme, aux divisions et au rejet de l'autre et des autres.

Les Ceméa souhaitent qu'un débat sur ce sujet puisse s'organiser rapidement et que des temps de formations dédiés se construisent. Ils encouragent à ce que toute personne dépositaire d'une autorité puisse l'exercer de façon cohérente avec une vision progressiste de la société.

sommaire



© Olivier Ivanoff/Christián Lajman

6 Actu

6/ en bref
Rencontres nationales de l'Éducation populaire
Pass colo : les vacances pour tous

8/ point de vue
Éduquer contre le racisme *et* l'antisémitisme

10/ décryptage
Baignade en accueil collectif de mineurs

11/ datavue
Les pratiques physiques et sportives

12/ connaissance des publics
Jeunes et discriminés

14/ BD
On a dit...

16 portfolio Un séjour pour jouer



© Guillaume Vigier



© Olivier Ivanoff

22 **dossier** Être parent en 2024



55
activités

56/
Toupie

58/
Les barres

62
biblio du
pédago
Avec
des yeux
d'enfant

64
lire regarder
écouter...
Missak
Manouchian,
l'enfant de
l'Affiche
rouge

68
portrait
Chloé
Simonazzi,
diriger, oui
mais comment ?



© Chloé Simonazzi

71
grand
entretien
Najat
Vallaud-
Belkacem,
séparatisme et
mixité sociale

78
vous
Le courrier
des lecteurs

80
et nous
Toutes les infos
pratiques sur
les Ceméa,
Ven et comment
s'abonner

48
terrain

48/
reportage
La
flexibilité,
c'est classe !

52/
décryptage
Le bénéfice
du risque :
méthode à
l'anglaise



© Laurent Bernardi

actu

en bref

Rencontres nationales de l'Éducation populaire

La 2^e édition des rencontres nationales de l'Éducation populaire se tiendra du 30 mai au 1^{er} juin 2024. Le Cnajep et la Ville de Poitiers co-organisent cet évènement destiné aux élu-es, aux collectivités ainsi qu'au grand public. Dans une période financière difficile pour nombre d'associations, ces rencontres permettront de rappeler et d'affirmer le rôle des mouvements d'Éducation populaire dans l'accès aux droits, aux loisirs, aux sports et à la culture.

Classe dehors

Du 20 au 27 mai, se déroule la semaine francophone de la classe dehors. Enseignantes et enseignants de la maternelle à l'université sont invités à sortir une demi-journée avec les élèves, à proximité de leur lieu habituel d'enseignement. Initiée par la Fabrique des Communs pédagogiques, cette deuxième édition est portée par une coalition de plus de cent organisations de l'enseignement, de l'Éducation populaire, de l'écologie et de la protection du vivant. Elle est organisée sous le patronage de la ministre de l'Éducation nationale et de la Jeunesse.

Des vacances pour tous

PASS
COLO



Cette nouvelle aide financière sera mise en place à partir de l'été 2024, pour les enfants qui fêtent leurs 11 ans dans l'année et peut être reportée sur l'année des 12 ans si elle n'a pas été utilisée. Comprise entre 200 et 350 euros, elle concerne les foyers avec un quotient familial inférieur ou égal à 1500 euros.

Pour en bénéficier, les familles doivent se rendre sur jeunes.gouv.fr

© Olivier Ivanoff

18 000



© Guillaume Vigier

aires éducatives pour 2024, c'est l'objectif que se sont fixé le ministère de l'éducation nationale et l'OFB (Office Français de la biodiversité). Ils

portent ce projet, sur la base du plan d'action « *l'École, premier lieu de l'engagement pour la transition écologique* ».

Une aire éducative est un petit territoire naturel géré de manière participative par les élèves d'une école, d'un collège ou d'un lycée. Encadrés par leurs enseignant·es et une structure de l'éducation à l'environnement, les élèves se réunissent sous la forme d'un Conseil des enfants et prennent toutes les décisions concernant leur aire éducative.

Classes découvertes : lutter contre les inégalités sociales

L'Assemblée nationale a voté en février dernier la loi permettant de relancer les classes de découverte. Reste au Sénat à approuver cette proposition. Pour la première fois une aide financière de l'État serait mise en place pour aider aux départs ainsi qu'une indemnité spécifique pour les enseignant·es du 1^{er} degré. Trois millions d'euros sont d'ores et déjà affectés dans le projet de loi de finances à ce fonds, un montant qui devrait être réévalué sur la durée.

Éduquer contre le racisme et l'antisémitisme

Il est des lectures qui marquent davantage que d'autres. Le dernier ouvrage de Delphine Horvilleur, autrice et femme rabbin de son état, est de ceux-là. Une lecture nécessaire, notamment pour les pédagogues qui remettent en cause le *et* du titre de cet article.

« Pourquoi faut-il accoler antisémitisme à racisme lorsqu'on évoque la semaine nationale de lutte contre le racisme et l'antisémitisme ? » C'est la question posée par une partie des stagiaires d'une promo DEJEPS¹ rencontrée en mars dernier lors d'une formation Nela², proposée par les Ceméa. « Pourquoi pas l'islamophobie ? », ont-ils ajouté. Répondre à cette question n'est pas si simple car après tout l'antisémitisme n'est-il pas un racisme comme un autre, consistant à essentialiser l'autre dans des types de comportement qui justifieraient qu'on s'en méfie ?

L'ouvrage de Delphine Horvilleur, écrit à la suite des massacres du 7 octobre commis par le Hamas et du déferlement guerrier du gouvernement israélien sur la population palestinienne, donne quelques clés pour y voir plus clair. Il donne à comprendre la différence qu'il y a entre ces deux luttes, celle contre le racisme et celle contre l'antisémitisme. Que l'une n'implique pas forcément l'autre et que les ressorts psychologiques du racisme et de l'antisémitisme ne sont pas les mêmes.

Pour le premier, c'est un groupe social qui en essentialise un autre et se perçoit supérieur à lui. La personne raciste hiérarchise les peuples, les cultures. « La personne raciste se dit généralement : je suis plus, ou mieux que toi. Car tu n'as ni la bonne nationalité, ni la bonne culture. Ta civilisation n'est pas à la hauteur de la mienne. » L'antisémite, lui, exprime quelque chose d'un peu différent. Sous la forme d'une question, il demande au juif : « Pourquoi es-tu là où j'aurais dû être ? Pourquoi as-tu ce que j'aurais dû avoir ? Accès au pouvoir, à l'argent, à la terre, à la chance... L'antisémite (...) se vit comme la victime



d'une terrible inégalité. Il est privé de quelque chose qu'on lui a confisqué ou usurpé. Il s'est fait flouer par la vie ou par son voisin, par l'amant de sa femme, par son banquier ou par Dieu, qu'importe. Mais il sait bien où tout a commencé. Et là où le raciste souffre d'un complexe de supériorité, lui se vit au contraire comme un amoindri, un amputé... », explique l'autrice.

D'un côté un groupe se sent et se vit supérieur aux autres, et de l'autre les personnes (peut-

Page 65

« Il y a trente ans, était clair que la lutte contre le racisme et l'antisémitisme ne faisait qu'un. On savait bien qu'on ne viendrait pas à bout de l'un sans se mobiliser contre l'autre. Je continue à penser cela, très précisément, et à refuser de choisir un combat prioritaire ou d'établir une quelconque hiérarchie. »



être les mêmes) se sentent et se vivent inférieures. Si le mécanisme de hiérarchisation est le même, les différentes places occupées sont loin d'être identiques.

Ne pas oublier le *et*

Aussi, dans une démarche pédagogique de lutte contre le racisme, obligatoire quand on revendique le titre de pédagogue, s'il y a la volonté de lutter contre les stéréotypes et l'essentiali-

Page 37

« Celui qui pense que les mots ne sont que des mots, lui qui ne sait pas qu'ils peuvent tuer, celui qui n'imagine pas qu'un « sale Yupin » lâché sur un marché, peut enclencher la machine à assassiner, celui-là ne comprendra pas. »

Page 59

« Si vous êtes raciste, si vous haïssez par exemple les Noirs, les Chinois, les roux ou les haltérophiles, c'est immonde et pitoyable. Mais cette haine-là ne vous donnera a priori aucune explication du monde. Elle ne vous permettra pas de comprendre ses crises, son empoisonnement ou sa déliquescence. »

sation – qui n'a d'existence que dans les psychés – un des objectifs est de briser cette hiérarchie et de rapprocher les deux groupes en présence. Mais si on ne prend pas en compte l'ensemble des différents positionnements de valeur (perçus et non-réels) des groupes placés dans cette hiérarchie arbitraire et fautive, il existe un risque. Celui de mettre encore plus de distance avec le groupe que l'on vit comme supérieur et de fait, d'en augmenter la distance symbolique... et favoriser l'antisémitisme.

Alors oui, les mêmes mécanismes psychiques de hiérarchisation, d'essentialisation, de stéréotypes et de préjugés sont à l'œuvre dans le racisme et l'antisémitisme. Mais il faut parler, expliquer et démontrer ce qui caractérise le racisme et l'antisémitisme si l'on veut contribuer efficacement à un rapprochement des êtres humains. Ce qui est le cœur de l'engagement des pédagogues. **Jean-Baptiste Clerico**

¹ DEJEPS : Diplôme d'État de la jeunesse, de l'éducation populaire et du sport

² Nela : Nous et les autres

DELPHINE HORVILLEUR

Comment ça va pas ?
Conversations après le 7 Octobre



Comment ça va pas ?
Conversations après le 7 octobre. Delphine Horvilleur, Grasset, Paris 2024

Baignade en accueil collectif de mineurs : enjeux de pédagogie, de prévention et de responsabilité.

La pratique de la baignade est-elle réglementée ?

En accueil collectif de mineurs (ACM), la baignade est une activité dans l'eau, en milieu naturel ou en bassin, pour jouer et/ou nager sans matériels spécifiques (palmes, masque, tuba, etc.) Les activités nautiques et aquatiques avec matériel relèvent d'une autre réglementation. Comme toutes les activités physiques mentionnées à l'article R. 227-1 du Code de l'action sociale et des familles, sa pratique doit être inscrite au projet pédagogique. Le directeur ou la directrice de l'accueil collectif de mineur-es et la personne encadrante conviennent ensemble de la place et du rôle des membres de l'équipe pédagogique permanente pendant le déroulement de l'activité. Selon le lieu, l'encadrant-e sera titulaire du diplôme de MNS, BNSSA, BSB, qualification Bafa SB ou un des autres diplômes prévus par la loi. Si le groupe est constitué de jeunes entre 14 ans et 18 ans, l'encadrement peut être assuré par toute personne majeure membre de l'équipe pédagogique permanente de l'accueil.

Combien faut-il de personnes dans l'eau pour encadrer les enfants ?

Outre la présence de l'encadrant-e qui mettra en place la baignade et vérifiera le nombre de participant-es, il faut prévoir un membre de l'équipe pédagogique permanente de l'accueil dans l'eau, pour cinq mineur-es si les enfants ont moins de six ans ; un pour huit mineur-es si les enfants ont six ans et plus. Dans une piscine surveillée, un groupe d'un maximum de huit mineur-es âgés de plus de douze ans peut se baigner sans animateur ou animatrice, sous réserve d'un accord préalable entre l'encadrant-e et le directeur ou la directrice de l'accueil.

Arrêté du 25 avril 2012 portant application de l'article R. 227-13 du code de l'action sociale et des familles.

Comment préparer une baignade ?

L'encadrant-e formera l'équipe à la connaissance des participant-es, de leurs capacités, de leur relation à l'eau, de leurs envies, à la reconnaissance des lieux, en piscine ou en milieu naturel,

au repérage des atouts mais aussi des risques tels que rochers, baïnes, courants. Se préparer, c'est prévoir l'équipement nécessaire pour se baigner, se protéger et jouer, anticiper les jeux possibles dans l'eau et autour de l'eau. C'est aussi être sensibilisé-e au risque de noyade qui peut arriver très vite et à la responsabilité de surveillance.

Qu'est-ce que l'obligation de surveillance ?

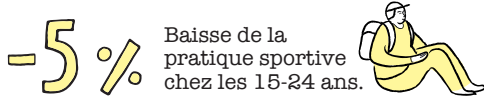
Cette notion définie par la jurisprudence s'applique pour toute activité, elle tient compte de l'âge des enfants et de la dangerosité des activités et des lieux. Pour les activités pratiquées dans un environnement spécifique tel que la baignade, la surveillance doit être constante (à vue), rapprochée (à proximité) et vigilante (attention maintenue). Les risques doivent être analysés, par exemple en s'informant de l'évolution des conditions météo. Au-delà de la surveillance constante, il convient de repérer les dangers liés au lieu de baignade, l'aménager et le sécuriser en rappelant régulièrement les consignes.

Les pratiques physiques et sportives

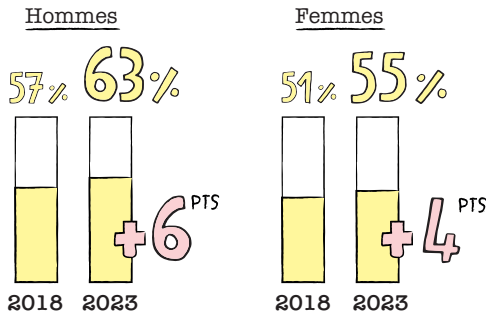
Une étude comparative* « Baromètre sport » entre 2018 et 2023 montre que si dans l'ensemble davantage de personnes pratiquent un sport ou une activité

physique, les inégalités liées à l'âge, au genre ou aux revenus demeurent importantes. Une pratique de plus en plus solitaire.

En 2023

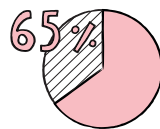
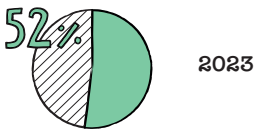
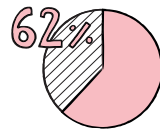
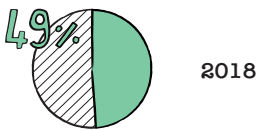


Pratique régulière**



● Bas revenus

● Hauts revenus



* Source « Baromètre sport » 2023 Injep - Credoc

** pratique régulière = une fois par semaine

1 PERSONNE SUR **2** pratique son activité sportive en solitaire.



La pratique en famille diminue :

11% en 2023
↓
-3 PTS par rapport à 2022



-6 PTS pour la pratique entre amis

Près d'**1** PERSONNE SUR **2** pratique en plein air (milieu naturel ou en ville).



74% de celles et ceux* qui sont partiellement en télétravail sont des sportifs réguliers, contre en moyenne

65% des actifs en emploi.



© Caroline Cazodot

Jeunes et discriminés Selon l'Injep, les jeunes se déclarent plus souvent victimes de discriminations ou de traitement inégalitaire que les plus âgés. La jeunesse, au-delà de constituer un critère potentiel de discrimination en tant que tel, joue un rôle d'amplificateur des autres phénomènes discriminatoires.

La jeunesse, prétendu âge d'or, est loin d'être un moment d'insouciance et de vie paisible pour nombre de jeunes adultes. En effet, la fiche repère de l'Injep* sur le ressenti et le vécu des discriminations des jeunes rappelle que les 18-30 ans ont été davantage touchés par des discriminations au cours des cinq dernières an-

nées**. Un constat confirmé et amplifié par l'Eurobaromètre et l'enquête du Credoc *Conditions de vie et aspirations* où là aussi, les jeunes sont deux fois plus nombreux que les plus âgés à se déclarer victimes de discriminations. L'école, l'université et l'emploi sont les contextes de discrimination les plus cités par la jeunesse

Jeunes en détention : la double peine

Selon le Contrôleur général des lieux de privation de liberté, « l'enseignement dispensé aux mineurs enfermés est loin d'être à hauteur des enjeux et s'apparente à une scolarisation par défaut. » En plus d'être privés de liberté, ces jeunes, qui cumulent de multiples difficultés (familiales, addiction, santé) ont un parcours scolaire marqué par de nombreuses ruptures. La durée hebdomadaire d'enseignement s'avère toujours inférieure à celle prévue en théorie : moins de 5 heures en centre éducatif fermé au lieu de 25, 15 heures en établissement pour mineurs au lieu de 20, 6 heures en quartier mineur de prison au lieu de 12. En psychiatrie, où aucune heure en théorie n'est prévue, la durée est variable. À cela s'ajoutent des moyens matériels et humains insuffisants. Une situation connue du ministère de la justice qui se dit mobilisé. Mais les bonnes intentions ne suffisent pas, les mineurs isolés ont besoin d'actes.

*Avis publié au JO du 31 janvier 2024.

(7% des 18-30 ans). Les principaux motifs de discrimination sont l'origine, la nationalité ou la couleur de peau pour 9% des jeunes, liés au sexe pour 6% d'entre eux, majoritairement des femmes. Viennent ensuite l'âge (5%), la façon de s'habiller (3%) et le poids (2%). L'âge est donc parmi les trois premiers motifs de discrimination ressentis.

Des différences de vécu

Les jeunes femmes se déclarent davantage concernées par les discriminations que les jeunes hommes, 23% contre 17%. Elles sont davantage concernées par des discriminations sexistes (11% des jeunes femmes contre 1% des jeunes hommes), par celles liées au poids (4% contre 1%) ou la façon de s'habiller (4% contre 2%). Les contextes de discrimination sont pour 9% des jeunes femmes leur lieu de travail, pour 5% lors d'une recherche d'emploi, pour 6% dans les transports en commun et pour 5% lors de loisirs. Les jeunes hommes, eux, évoquent plus souvent des discriminations liées à l'origine ou la couleur de peau. Les jeunes immigrés, descendants d'immigrés et natifs ou descendants de natifs d'Outremer sont deux fois plus nombreux à faire état de discriminations que les jeunes sans ascendance migratoire ou ultramarine. Ce ressenti discriminatoire diffère également selon l'origine géographique. Les jeunes issus de l'immigration africaine hors Maghreb (42%) et Maghreb (37%) sont plus touchés par des situations de discriminations.



Nelly Rizzo

*Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire, fiches repères Discrimination subies par les jeunes.

**Enquête Trajectoires et origines 2019-2020 (TeO2)

Inégalités respiratoires

« Plus exposés à la pollution de l'air, les jeunes enfants des ménages modestes, plus fragiles, sont les plus affectés », détaille un rapport de la Drees* publié en janvier 2024. Les particules fines, émises notamment par le chauffage ou le trafic routier, seraient responsables « d'environ

40 000 décès prématurés par an en moyenne » selon Santé publique France. Avant leurs deux ans, les enfants des familles les plus modestes, vivant dans les zones les plus polluées, ont deux fois plus de risque d'être hospitalisés pour soigner une bronchiolite. Dans le cas des asthmes légers, les études constatent que « le non-recours aux soins (par

exemple, pour raison financière) [...] conduit à une sous-estimation des inégalités d'état de santé liées au niveau de vie ». La Drees rappelle que le respect des normes de qualité de l'air permettrait d'éviter de nombreux cas d'hospitalisation.

*Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques.

On a dit...

On, un pronom indéfini, que bien des adultes utilisent pour éviter de se positionner face aux enfants. Mais *On* n'est souvent qu'illusion.

Dire *On* pour ne pas avoir à dire *Je*. Que ce soit à l'école, dans des collectivités de loisirs ou en famille, les adultes se dédouanent régulièrement sur cette entité réelle ou fictive afin de ne pas se mettre en opposition au groupe et apparaître comme celui ou celle qui interdit ou décide de manière univoque et autoritaire.

Cette attitude interroge. Pourquoi dire « *On a dit qu'il ne fallait pas taper les autres* », plutôt que « *Je ne veux pas que tu tapes les autres* » ?

Comme si l'affirmation d'une autorité affirmée et justifiée se confondait avec

l'autoritarisme et donnait une

image de mauvais objet. Les enfants ont besoin d'une parole pleine. Il est important que les adultes se

positionnent clairement

comme garants d'un cadre.

Tout ne se négocie pas et la crédibilité de l'adulte tient

dans sa capacité à s'engager de manière justifiée et fiable. S'appuyer sur une personne qui ose affirmer, expliquer et tenir des positions en termes de sécurité ou de valeurs est sécurisant et rassurant.

On devient roi lorsque les raisons d'un positionnement répondent davantage à une image de bonne pratique ou à une injonction qu'à un choix réfléchi. Tout devient flou, incertain et aléatoire. « *On a dit pas plus d'une*

demi-heure de télé ! » Aujourd'hui, l'écran est éteint au moment fatal, même s'il manque dix minutes pour connaître la fin de l'histoire.

Mais peut-être que demain, la demi-heure se prolongera largement, car le parent sera occupé à téléphoner.

La propension de certains adultes de déléguer à *On* leurs affirmations et prises de position peut parfois générer une forme de manipulation. Combien de règles de vie en apparence élaborées par les enfants sont en tout point identiques à celles que l'adulte voulait mettre en place ? Cela lui permet

ensuite d'imposer et de justifier au nom du groupe.

Au lieu d'éduquer à la prise de décision collective, ces simulacres deviennent une forme d'éducation à l'impuissance face à une illusion et à des images que l'on affirme comme réalité.

« *Le on serait ainsi un nous dégradé comme [...] le populisme, une altération de la démocratie.** »

Avant d'utiliser ce *On* collectif, il est important que les adultes s'interrogent sur la part laissée aux enfants et aux jeunes dans la décision et sur les moyens d'agir dont ils disposent.

Et si nous évitions de nous cacher derrière *On* ?

Olivier Ivanoff

« **On, c'est un con !** »
clame l'adage populaire
pour discréditer cette
entité anonyme et
supposée collective, qui
affirme et impose.

*Camille Bouzereau et Damon Mayaffre, *Menaces sur le nous*. <https://hal.science/hal-03904874/>



portfo



Un séjour pour jouer

Le jeu sous toutes ses formes au centre du projet d'un séjour de vacances. Un choix pédagogique qui influe sur les comportements et les relations, sur la prise en compte des rythmes, des besoins et des envies.

lio





Olivier Ivanoff,

directeur d'école et de séjours de vacances, militant et formateur aux Ceméa, collabore aux publications du mouvement depuis plusieurs années.

Reportage réalisé à Alex dans la Drôme lors d'une colo organisée par l'association Archijeux.

« Fais-les jouer. Si tu veux faire ton métier, fais-les jouer, jouer, jouer. »

Fernand Deligny, *Graine de crapule* (voir article Ven 589)



Laisser du temps aux enfants pour jouer de manière individuelle ou collective.

/... Le jeu est un élément fondamen
multiples, qui permettent de construire des savoirs



Les jeux libres fédèrent

des équipes éphémères et de circonstances.

Ils amènent à construire ensemble des stratégies.



tal de l'éducation, avec des apprentissages et des compétences sociales.





1, 2, 3 soleil mouillé. Les enfants ont adapté des jeux en invitant l'eau à entrer dans la partie. Une initiative fort motivante lorsqu'il fait chaud.



Que ce soit dans le cadre d'un escape game intérieur ou d'un jeu de piste dans la nature, jouer c'est aussi s'organiser et coopérer pour trouver son chemin ou venir à bout d'une énigme.



/... L'équipe d'animation initie mais laisse aussi aux enfants la place de pouvoir



Histoires racontées ou inventées, jeux de rôle,

les activités d'expression amènent aussi les enfants à être en relation et jouer avec les représentations de la société.



Catapultes, bateaux, hélices, bilboquets, sabres de bois...

Des ateliers libres ou encadrés permettent de fabriquer ses propres objets de jeu.

et accompagne des jeux et des activités, proposer, imaginer, adapter et décider.





Être parent en 2024

D'où vient cette anxiété parentale
et comment redonner aux
parents confiance dans leurs
compétences ?

LES
M
O
D
E
S



© Guillaume Viger

La parentalité a profondément évolué ces dernières décennies, déstabilisant tant les parents que les personnels éducatifs. Sociologues, chercheurs, professionnels de l'éducation explorent la question et proposent des solutions.

Dossier réalisé par
 Laurence Bernabeu,
 Laurent Bernardi,
 Carine Czodor, Gérard
 Neyrand, Michelle
 Olivier, Nelly Rizzo et
 Jean-François Trochet



© Laurent Bernardi



© Camille Pica

Qu'est-ce qu'être un bon parent ? C'est un des sujets favoris des dossiers que l'on trouve en kiosque et qui assaillent les parents d'aujourd'hui. Les réseaux sociaux, la télé et la presse magazine se jouent de cette angoisse qui enfle et qu'alimente un marché du coaching parental florissant. Si chacune et chacun se rêve en parent idéal, cet amour narcissique défini par Freud était auparavant limité par une contrainte sociale forte où il n'était guère possible d'inventer son propre chemin (voir à ce sujet l'interview du sociologue François de Singly, VEN 588) et donc sa façon à soi d'être parent. Alors qu'encore au milieu du XX^e siècle, il fallait reproduire le modèle parental, le parent d'aujourd'hui, en voulant faire « les bons choix », se questionne et est anxieux. Pour les nouveaux coachs en parentalité, ces inquiétudes – contrepartie à la liberté individuelle récemment conquise – sont un terrain propice à un marché qui fait miroiter l'existence d'une parentalité parfaite, faite de recettes aussi diverses que contradictoires. Et qui privent les parents de leurs propres compétences.

C'est à ces parents-là que les co-éducateurs et co-éducatrices d'aujourd'hui ont affaire. À l'école, en centre de loisirs, en colo, dans les lieux d'accueil enfants-parents, comment leur redonner confiance dans leurs capacités ? « *La co-éducation suppose, dans l'intérêt des enfants, que les adultes soient respectueux les uns et des autres et si possible fassent alliance* », explique Daniel Coum, psychologue clinicien (p42). Pour le psychologue, assistantes maternelles, animatrices et animateurs ou personnels de l'enseignant ne sont pas là « *par défaut, pour pallier un déficit parental* », mais bien pour prendre la place qu'il leur revient d'occuper auprès de l'enfant, avec les parents. « *Nous n'intervenons pas en remplacement ou en suppléance, mais parce qu'il y a nécessité d'un partage de l'enfant, au sein d'un réseau social qui prend en charge la responsabilité de l'enfant.* » (p45) L'éducation, quand elle se conjugue au pluriel, permet à l'enfant de se construire, de tisser des liens avec une diversité d'adultes, de s'éloigner de son port d'attache mais aussi à l'adulte de devenir parent. .../



© Jacques Labarre

Plus libres d'inventer enfants, les parents sont aussi plus culpabiliser ou de les soutenir.

Parentalité numérique

Faut-il interdire aux enfants de se mettre sur les écrans ? On ne compte plus le nombre de modes d'emploi du numérique en ligne (Cnil, Caf, Éducation nationale...) et d'émissions sur cette question qui préoccupent tant la recherche que les parents et les équipes enseignantes. Les recherches et les conseils fleurissent semant le trouble. Telle cette étude parue fin août 2023 dans *The Journal of Child Psychology and Psychiatry*, et aussitôt contestée, qui montre que ce n'est pas le temps passé par les enfants sur les écrans qui importe mais la qualité des interactions. En tant que parents d'élèves, il n'est pas simple non plus de savoir quel cap tenir : culpabilisés d'exposer trop leurs enfants aux écrans, ils se trouvent confrontés à une utilisation quotidienne de l'informatique par les établissements scolaires avec des recherches à faire sur Internet, les devoirs, la révision des cours, les notes, l'orientation... Et cette situation contradictoire ne prend pas toujours en compte la capacité à gérer ce type de fonctionnement, ni la fracture numérique.



Sur parentalité et numérique, rendez-vous sur le dossier spécial « Être parent en 2024 », Yakamedia.asso.fr

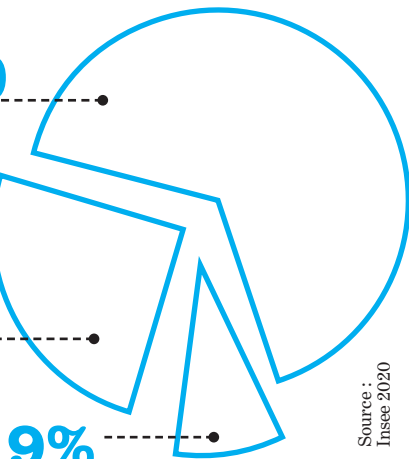
Composition des familles

66%

des familles sont « traditionnelles »
tous les enfants résidant dans le logement sont ceux du couple

25%

sont monoparentales
les enfants résident avec un seul parent, sans conjoint cohabitant, dont 85% gérées par des femmes



Source : Insee 2020

9%

sont recomposées
dans le logement un couple et au moins un enfant né avant l'union

70%

des parents déclarent ne pas avoir l'impression de contrôler les usages de leurs enfants sur les réseaux.

Étude 2023 e-Enfance/3018 et Caisse d'épargne sur le cyberharcèlement chez les 8-18 ans.

2,811 millions

C'est le nombre d'enfants mineurs vivant dans un ménage pauvre en 2019 dont 40 % dans une famille monoparentale.

Source : Unaf chiffres 2023

Les principales difficultés des parents

49%

la gestion des écrans

32%

les relations avec les autres enfants

32%

les questions d'autorité

Source : baromètre des familles 2023

leur façon de faire avec leurs anxieux. On peut choisir de les



/...

On ne naît pas parent, on le devient

Se séparer, toute une affaire ! À la crèche, à l'école maternelle, au pied du car qui conduit vers le centre de vacances, les larmes coulent parfois sur les joues des enfants et des parents. Ex-ducere, c'est « conduire hors de », c'est sortir de sa zone de confort, mais c'est aussi nourrir l'élan d'ouverture au monde, sur l'ailleurs. « *Aucun parent n'accepte facilement cette séparation mais le surinvestissement actuel de l'enfant rend encore plus difficile cette séparation* », ajoute Daniel Coum (p 44). Parmi les facteurs qui expliquent cette mutation, la possibilité de choisir si et quand on devient parent, conquise avec la mise sur le marché de la pilule contraceptive en 1967. « *L'enfant devient alors l'objet d'un inves-*

tissement inégalé, favorisant une relation fusionnelle », explique le sociologue Gérard Neyrand (p30 à 35). À quoi il faut ajouter le nombre de divorces qui mettent l'enfant au centre, alors qu'auparavant c'était l'institution du mariage qui faisait famille. C'est aujourd'hui l'enfant qui fait famille, au point que les politiques familiales, depuis les années 90, ont placé les questions de parentalité au cœur de leurs dispositifs. Comme si la parentalité était devenue problématique et n'allait plus de soi. « *Cette difficulté à être parent a été reconnue officiellement en 1998 quand la Délégation interministérielle de la famille a travaillé sur les dispositifs d'appui à la parentalité* », rappelle Daniel Coum (p42). On reconnaît alors pour la première fois qu'il est difficile d'être parent.

.../

Les petits gestes, les attentions parents dans les moments de transition, importantes pour les enfants.



© DR



/... À quels besoins répondent alors les dispositifs de soutien à la parentalité qui se déploient sur le territoire depuis une vingtaine d'années ? Qu'est-ce qui fait le parent d'aujourd'hui, sa particularité ? Les articles qui suivent – ainsi que de nombreux autres à retrouver sur Yakamedia.fr, dossier Être parent en 2024 – soulignent le désarroi, la montée des incertitudes parentales, mais aussi cette chance de pouvoir inventer sa façon à soi d'être parent et de trouver ses propres ressources. À condition toutefois de sortir de l'isolement. Accueillir, écouter, favoriser le dialogue entre parents, c'est ce qui s'élabore dans les lieux d'accueil parents-enfants (p36) et les cafés des parents (voir aussi le dossier sur yakamedia.fr). Accom-

anodines portées aux sans jugement, sont aussi



© Laurent Bernabeu

pagnantes et accompagnants y favorisent l'expression des parents et leur entraide, leur permettant d'inventer « *des solutions ensemble, de parler de ce qui les rapproche, de leurs expériences communes, de partager leurs vécus et d'apprendre les uns des autres* ». Mais pour cela, encore faut-il consentir à sortir du jugement pour faire avec les richesses et les manques des parents comme les siens propres.

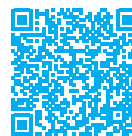
Laurence Bernabeu



École : un programme d'ATD Quart Monde

75% des élèves qui sont orientés en classe de Segpa sont issus de familles en situation de grande précarité. C'est pour en finir avec ce déterminisme social qu'ATD Quart Monde porte un programme de recherche participative, *Choisir l'inclusion pour éviter la ségrégation* (CIPES), impliquant chercheurs et chercheuses, écoles maternelles et élémentaires et personnes issues de la grande pauvreté. Parmi les axes de travail pour débusquer les situations d'exclusion et de mise en retrait des élèves en raison de leur origine et proposer des pratiques pédagogiques et des fonctionnements d'école qui permettent d'y remédier : la revalorisation sociale des parents et la mise en œuvre d'actions placées sous le signe de la co-éducation et du travail avec les familles. Leur donner leur juste place à l'école et mieux comprendre les réussites ou les difficultés des élèves, c'est par exemple leur demander ce qu'elles conçoivent comme étant les apprentissages de l'école maternelle. C'est leur ouvrir la porte des classes pour qu'elles comprennent ce qui s'y passe et comment leurs enfants apprennent, c'est aussi prendre en compte les langues maternelles et utiliser des outils informatiques pour traduire les messages émanant de l'école. En résumé, travailler avec les parents, c'est participer activement à la réussite de tous les élèves.

**Plus de détails sur
Yakamedia.fr**



Le désarroi parental contemporain, expression de la montée des incertitudes D'où viennent les incertitudes parentales ? À quelles mutations sociétales doit-on « l'accompagnement à la parentalité », aux expressions parfois contradictoires, devenu aujourd'hui un axe majeur des politiques familiales ? Décryptage.

La fin du XX^e siècle a connu de profondes transformations dans la façon de concevoir les rapports entre les sexes et les générations. Elles ont affecté aussi bien les rapports hommes-femmes que les rapports parents-enfants, et la façon dont les familles, non seulement se constituent, mais aussi se fragilisent et se diversifient. Ces transformations sont si importantes que tous les rapports entre les personnes ont été reconfigurés tant dans la société que dans la famille, produisant ce qu'on a pu appeler une « montée des incertitudes »¹, notamment en ce qui concerne les formes prises par l'éducation parentale.

Plusieurs analystes ont parlé à cet égard du passage dans une « seconde modernité familiale » à partir des années 1970. Ils décrivaient par là un processus de démocratisation de la famille, qui implique aussi bien l'affirmation des valeurs d'égalité – entre les sexes et entre les générations – et d'autonomie des personnes, que le primat de l'affectif dans les relations conjugales et parentales. De fait, ce basculement correspond à la conjonction d'un ensemble de mutations majeures qu'il importe ici de nommer : montée de la figure de l'individu depuis la .../

L'enfant est devenu dans les années 70 l'objet d'un investissement des parents inégalé jusque-là. Parmi les facteurs explicatifs de cette mutation : la montée de la figure de l'individu depuis la

Révolution française, la scolarisation massive des garçons puis des filles, l'avènement de la contraception moderne puis de la procréation moderne, la reconnaissance des droits de l'enfant.



© Philippe Miqnel

« Désormais, à l'heure où les deux tiers des enfants naissent hors mariage, c'est l'enfant qui fait famille et non plus l'institution du mariage. »

/... Révolution française, développement du capitalisme jusqu'au néolibéralisme contemporain, scolarisation massive pour les garçons, puis pour les filles, avènement de la contraception moderne puis de la procréation artificielle, diffusion des connaissances sur le développement de l'enfant et la clinique psychique. Avec le soutien de la philosophie critique et le développement des sciences humaines et sociales, on assiste à l'émergence de nouvelles conceptions des rapports de sexe et de génération mettant en avant une nouvelle place de l'enfant, une redéfinition de la relation éducative et la reconsidération de l'éducation parentale.

Des familles 2.0

Désormais, à l'heure où les deux tiers des enfants naissent hors mariage, c'est l'enfant qui fait famille et non plus l'institution du mariage. Les parents choisissent le moment où il convient qu'il apparaisse, c'est-à-dire beaucoup plus tardivement qu'autrefois et en nombre beaucoup plus limité. Il en devient l'objet d'un investissement inégalé de la part des deux parents, favorisant une relation fusionnelle avec lui dans la petite enfance et dont il devient de plus en plus difficile pour les parents de s'extraire pour tenir une position véritablement générationnelle, support de l'autorité éducative.

La remise en question du type d'autorité éducative antérieure jugée trop répressive a ouvert la porte à des conceptions divergentes de la façon dont les parents doivent éduquer leurs enfants. Si bien qu'au début des années 2000 se construit une politique de soutien à la parenta-

lité tiraillée entre une conception de l'accompagnement, empathique et soutenante, et une autre contrôlée et rééducative. Un phénomène illustré en 2005 par la polémique sur la prévention précoce qui fit suite au rapport Inserm sur *Les troubles de conduite chez l'enfant* et le mouvement *Pas de zéro de conduite pour les enfants de trois ans*, opposant prévention prévenante et prévention prédictive².

Injonctions contradictoires

Dans le même temps, s'est développé tout un discours auto-déclaré sur une parentalité positive, proposée aux parents comme modèle d'attitude éducative et portée par le développement du coaching parental et la marchandisation du soutien. Dans un contexte opposant en matière de soin psychique une clinique psychodynamique et langagière, inspirée de la psychanalyse, et une autre, bio-comportementale, importée du modèle psychiatrique américain, les polémiques entre expert-es ne peuvent qu'insécuriser les parents en quête de nouveaux repères. D'autant plus quand les médias, comme les politiques, les enjoignent à « être de bons parents »³. La prise de position du Conseil de l'Europe en faveur de la parentalité positive en 2006 avec la parution du rapport *La parentalité positive dans l'Europe contemporaine*⁴ a eu, pour le moins, des effets ambigus. Car ce rapport prône, comme les représentant-es de la parentalité positive, une bienveillance à l'égard de l'enfant et condamne les violences éducatives ordinaires, mais insiste aussi sur l'importance des interdits, des limites .../

On ne naît pas parent, on le devient. Le parent est d'abord une personne, insérée dans un environnement, avec ses contraintes, souvent sa

double journée. Ne pas juger, une nécessité pour pouvoir accompagner les parents dans l'exercice de leurs compétences parentales.



© Guillaume Vigier

éclairage

« Les polémiques entre expert·es ne peuvent qu'insécuriser les parents en quête de nouveaux repères. D'autant plus quand les médias, comme les politiques, les enjoignent à « être de bons parents ».



© Ceméa, Paoca

L'isolement des parents contribue à leurs difficultés et à leur anxiété. Les échanges d'expériences, l'entraide, la solidarité, la capacité à

trouver ensemble des solutions à des situations matérielles ou éducatives les mettent en confiance.



/... et du cadre ainsi donné à l'enfant. « *L'enfant a besoin de limites et d'être guidé pour assurer sa sécurité physique et psychologique et le développement de sa responsabilité personnelle et sociale (...). Il est à noter que le châtiement pour un comportement inacceptable doit être respectueux de la personne et de la dignité de l'enfant* » (p.21).

File dans ta chambre !

Or, nombre des tenant-es de cette parentalité, malencontreusement qualifiée de positive⁵, ont quelque peu oublié cette dimension des limites et des interdits cadrants pour l'enfant, en s'appuyant sur une référence abusive au comportementalisme et aux neurosciences, utilisés pour contredire aussi bien les acquis psychanalytiques que sociologiques. La polémique médiatique – appuyée sur les réseaux sociaux – opposant Caroline Goldman⁶ et certain-es de ses représentant-es⁷ est parfaitement illustrative de cette tension, et ne peut qu'alimenter le désarroi chez beaucoup de parents, enjoins à être des experts de l'éducation de leurs enfants alors que ceux qui se présentent comme des experts expriment un virulent désaccord.

Il convient donc, peut-être, d'une part de rassurer les parents sur leur capacité éducative en les soutenant dans leur position générationnelle d'éducateurs, et d'autre part de les aider à faire le tri parmi la multitude d'injonctions qui leur sont adressées. En rappelant que si la bienveillance et la non-violence sont parties évidentes de cette éducation, la nécessité des limites et des interdits est, elle aussi, fondamentale, comme le soutenait déjà Françoise Dolto dans *L'image inconsciente du corps*⁸. La mise en place de limites au désir de toute-puissance du jeune enfant constitue des épreuves qui lui sont bénéfiques, au sens où elles « *permettent la production de symbolique, c'est-à-dire qu'elles ouvrent des possibilités de métaphorisation et de sublimation* »⁹.

Gérard Neyrand



« En rappelant que si la bienveillance et la non-violence sont parties évidentes de cette éducation, la nécessité des limites et des interdits est, elle aussi, fondamentale. »

¹ Robert Castel, *La montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*, Paris, Seuil, 2009.

² Gérard Neyrand, « Divergence des modèles de prévention précoce », in *Le collectif Pas de zéro de conduite pour les enfants de 3 ans !* Èrès, 2006 ; le collectif pas de 0 de conduite, *Enfants turbulents : l'enfer est-il pavé de bonnes préventions ?* Toulouse, Èrès, 2008.

³ Claude Martin (dir.), « Être un bon parent », une injonction contemporaine, Rennes, Presses de l'Ehesp, 2014.

⁴ Ce rapport, dirigé par Mary Daly, a été publié l'année suivante avec un changement de titre, tenant compte des critiques qui ont pu être adressées à cette reconnaissance institutionnelle d'une parentalité positive pour le moins ambiguë : Mary Daly *La parentalité dans l'Europe contemporaine : une approche positive*, Éditions du Conseil de l'Europe, 2007. Ce qui permet d'éloigner l'idée gênante que, s'opposant à

une parentalité négative, il pourrait y avoir une parentalité positive pouvant servir d'étendard à une marchandisation du soutien aux parents.

⁵ Pour la critique de l'emploi du terme positif et son rapport à l'idéologie néolibérale, voir notre livre à paraître en septembre 2024 aux éditions Èrès : *Critique de la pensée positive. Les illusions de l'individualisme néolibéral*.

⁶ Caroline Goldman, *File dans ta chambre ! Offrez des limites éducatives à vos enfants*, Paris, Interéditions, 2020.

⁷ Mais pas toutes. Cf. Catherine Dumonteil-Kremer, *Poser des limites à son enfant et le respecter*, Jouvence, 2004.

⁸ Françoise Dolto, *L'image inconsciente du corps*, Paris, Seuil, 1984.

⁹ Claude Schauder, « Du côté de chez Dolto. Éducation et subjectivité, point de vue psychanalytique sur l'éducation précoce des enfants d'aujourd'hui », *Dialogue*, n°152, 2001/2, p. 109.

Être parent... mais pas que

Isolés dans la vallée de l'Estéron,
au cœur des Alpes-Maritimes,
des parents se retrouvent chaque semaine
dans ce lieu d'accueil enfants-parents.
Un dispositif porté par l'association
Bulle d'Aires qui considère que les parents
sont avant tout des personnes en quête
d'émancipation.

« *Y aura-t-il des parents aujourd'hui ?* » C'est la question que se posent Laetitia Lebouleur et Tania Perreau lorsqu'elles ouvrent les portes de la salle du foyer rural de Roquestéron dans les Alpes-Maritimes. Un espace municipal qu'elles peuvent utiliser pour animer tous les jeudis matin un lieu d'accueil enfants-parents (LAEP). En plus d'une grande salle installée avec des tapis, des petites chaises, des tables couvertes d'objets de dinette et d'un coin café, le lieu bénéficie d'un grand espace extérieur gazonné qui va être rapidement investi lors de cette journée printanière. Ici, c'est un cocon que souhaitent créer la référente et l'animatrice. Un endroit où les parents viennent pour se rencontrer, partager un moment et permettre à leur enfant d'être en relation avec d'autres. Faire vivre la coéducation, favoriser le dialogue, répondre à des questions, échanger sur les différentes expériences de chacune et de chacun, c'est le projet que s'est donné l'association Bulle d'Aires qui est devenue une structure incontournable dans cette vallée très isolée mais réputée pour ses canyons et lieux de baignade dans la rivière Estéron.

Ce matin-là, rapidement les premières familles se présentent. Des mamans seulement, « *même s'il arrive parfois qu'il y ait des papas* », précisent les deux animatrices. Aujourd'hui pourtant, les stéréotypes ne seront pas déconstruits et ce sont trois mamans et une assistante maternelle qui sont là avec leurs enfants. Les échanges s'engagent rapidement et les sujets arrivent au fil des discussions. Pour Chloé Olcay, jeune maman de deux enfants, « *c'est plus compliqué aujourd'hui d'être parent que dans les années 70. Ce n'était pas mieux mais on se posait moins de questions. Aujourd'hui, à chaque difficulté on recherche sur Internet. On a souvent peur de ne pas bien faire. À l'époque ça ne donnait pas forcément de bons résultats mais ça semblait plus simple. On disait facilement : on a fait comme ça pour nous, on en n'est pas mort, donc...* » Allaitement, égalité filles-garçons, gestion des écrans, diversification alimentaire ou encore scolarisation à venir : les sujets ne manquent pas et ces mamans apprécient de pouvoir échanger, d'autant plus quand on vit dans un milieu rural isolé.

Créer du lien

« Mettre en lien les personnes qui peuvent se sentir isolées », c'est justement le projet que défend, Fanny Tirard, directrice de l'association. Bulle d'Aires est agréée depuis le mois de janvier comme Centre social itinérant de la vallée de l'Estéron. En plus du LAEP, deux dispositifs sont mis en place. Un accueil collectif de mineurs (ACM) qui gère des temps périscolaires et extrascolaires ainsi qu'un espace de vie sociale qui développe des actions culturelles. « Pour chacun, la même philosophie d'accompagnement nous guide », explique Fanny. « Le parent est vu avant tout comme une personne complète dont

on soutient l'émancipation. L'important est de favoriser son équilibre vie perso - vie pro, ses besoins en tant que personne, ses liens sociaux. » Ici, pas de prescription mais des portes ouvertes avec des ateliers cuisine, jardin, des sorties culturelles ou encore un atelier « les maths c'est rigolo » mené par un passionné. « Nous sommes un espace ressource et un lieu de rencontres qui favorise, dans une logique d'éducation populaire, l'émancipation des personnes », soutient la directrice. « Il est important que les parents s'acceptent dans leurs travers, leurs difficultés, plutôt que dans la recherche d'une perfection. On essaye de mettre en place des espaces de bienveillance où les per-

.../



© Laurent Bernadelli

Les injonctions et les sollicitations des familles sont énormes. On leur demande beaucoup aujourd'hui à l'école ou ailleurs. Il faut sans cesse valoriser ou dédramatiser.

/... *sonnes s'écoutes* », ajoute-t-elle.

Patricia Malquarti, présidente de l'association et orthophoniste de métier, complète le tableau. « *Les injonctions et les sollicitations des familles sont énormes. On leur demande beaucoup aujourd'hui à l'école ou ailleurs. Il faut sans cesse valoriser ou dédramatiser.* » Et de l'avis de toutes, s'il est plus complexe d'être parent en 2024, cela l'est encore plus en milieu rural.

Marine Cortésia est la maman de trois enfants. Actuellement en congé parental, elle identifie le LAEP comme un véritable lieu de ressourcement venant rompre un isolement qu'elle vit finalement assez mal. « *Ici c'est l'arrière-arrière-pays ! Pas de transport scolaire dans mon village, pas de commerces, pas de services, rien. C'est une difficulté quand on a des enfants. Il faut*

avoir le permis et deux voitures », note-t-elle. « *Heureusement des lieux comme celui-là existent, car quand on est parent aujourd'hui on a besoin d'être épaulé* ». Pour sa fille aînée, elle a eu besoin d'un accompagnement pour un état dépressif et ça n'a pas été simple de trouver une professionnelle de santé qui accepte de venir sur une maison de santé qui se trouve à 45 kilomètres de chez elle.

De clochers en clochers

Le territoire de ce nouvel espace de vie sociale couvre 14 communes, avec autant de clochers, de particularismes et de spécificités. Des temps de transport importants, des services regroupés à un seul endroit, des canaux de communication à créer. Aussi, c'est un travail de fourmi



© Laurent Bernardi

que mène la structure. Catherine Henriot vient d'être recrutée comme référente famille. Psychologue de formation, elle prend le temps de parcourir les festivités villageoises existantes pour se faire connaître. « *J'essaye de percevoir les demandes formelles et informelles. Mon principal travail c'est d'approcher les familles, de comprendre et lister les compétences des parents* ». Elle a démarré un café des parents sur une des écoles du secteur. « *Ce qui m'importe, c'est que parents et enfants fassent des expériences nouvelles ensemble et de faire descendre les politiques nationales vers le milieu rural. La semaine de la petite enfance doit se faire aussi dans l'Estéron !* ». L'offre de services de l'association est impressionnante et dépasse la question de la parentalité. Chaque mois une sortie au théâtre est pro-

posée sur un gros bourg voisin. « *On propose un transport pour lever des freins* », explique Catherine Henriot, « *mais on a parfois du mal à toucher les personnes que l'on souhaiterait* ». Bien sûr les mises en route sont parfois longues à venir. En attendant, alors que le clocher vient d'annoncer la pause méridienne, le LAEP se vide doucement. Des rendez-vous sont pris, notamment pour le prochain atelier de yoga pour les bébés et jeunes enfants que Myriam Boni, assistante maternelle installée dans le village, proposera jeudi prochain.

Laurent Bernardi



© Laurent Bernardi



© Jean-François Trochet

Le CLAS après la classe

À Pont de Claix (38), un accompagnement permet aux enfants et aux jeunes de s'épanouir et d'améliorer leurs résultats scolaires sans faire l'école après l'école. Mais les animateurs et les animatrices peinent à convaincre, parents et enfants, que ce qui n'est pas scolaire est aussi utile à la réussite scolaire.

« Thomas ! J'ai un devoir de maths demain matin et j'ai rien compris », interpelle Lucas, un mercredi après-midi de janvier à Pont de Claix dans l'Isère. Après une matinée au collège, quinze jeunes de 6^e et 5^e se retrouvent à l'Escale, le centre social et culturel de la Ville. Encadrés par Thomas Courtade et son équipe, ils vont passer comme chaque semaine trois heures dans le cadre du Contrat local d'accompagnement à la scolarité (CLAS), un dispositif pour accompagner les jeunes dans leur scolarité et leur donner des clés de compréhension culturelle. Par groupes de quatre, les collégiens se retrouvent par âge et affinités, avec un animateur ou une animatrice de référence. L'ambiance est détendue et conviviale. Certains jeunes ont des devoirs et d'autres des besoins de compréhension spécifiques en histoire, en sciences ou en anglais. L'un des enjeux de ce temps n'est pas de refaire l'école après l'école. C'est un moment complémentaire centré sur l'aide méthodologique et les apports culturels qui peuvent être utiles à leur réussite scolaire et à leur épanouissement.

« Mais pour les jeunes présents, il peut être difficile de faire autre chose lorsque la préoccupation du moment est le devoir de maths de demain », explique Thomas, le responsable de l'équipe d'animation. Et il n'est pas toujours facile de faire comprendre aux parents, qui souhaitent tous la réussite scolaire de leurs enfants, qu'elle ne passe pas seulement par l'aide aux devoirs. « Être parent, c'est être hyper sollicité. C'est aussi subir le regard que l'Éducation nationale porte sur ses enfants et tenter d'y répondre sans forcément savoir comment s'y prendre. Les parents se mettent en quatre pour répondre à des attentes dont ils ne saisissent pas forcément le sens », constate Sophie Baudard, la responsable du service de réussite éducative.

Contrat de confiance

« Enfants comme parents veulent réussir mais ils n'arrivent pas toujours à décoder les implicites des attentes de l'école, explique Sophie. Ils sont inquiets, veulent faire du mieux possible et parfois cela pèse beaucoup sur leurs enfants. Notre rôle est d'alléger cette pression pour les parents, comme pour les enfants ». L'équipe commence la séance par la question du travail scolaire : devoir, révision de contrôle, orientation... Sans quoi, les enfants ne sont pas disponibles aux autres activités. Aujourd'hui, ce sera un atelier de création avec l'utilisation d'intelligences artificielles génératives d'images. « Les enfants ont tendance à se dévaloriser. Ici, on leur offre un espace où ils sont bien, rappelle Thomas. Et ils reviennent. C'est une bulle d'air. On crée une relation différente, ils peuvent redécouvrir la notion de plaisir, de réussite. Et ainsi une valorisation de leur estime d'eux-mêmes... ». Les parents ont souvent besoin de temps pour comprendre l'utilité d'un pas de côté par rapport aux tâches scolaires. « Il faut de la confiance, ajoute Sophie. C'est un travail de longue haleine qui s'appuie sur des rencontres et des moments d'échanges réguliers et individuels. Si besoin, on est prêts à les accompagner pour faire le lien entre eux et les profs ». Cette relation de confiance permet d'évoquer d'autres sujets, comme celui des injonctions sociales, du rapport aux écrans, de l'image du « bon parent » à laquelle tous sont attachés et qui les amène parfois à surcharger l'emploi du temps de leur enfant. « On discute avec eux de la course à l'activité extrascolaire, poursuit Sophie. Si l'enfant n'a pas d'activité, ils ont l'impression d'être perçus comme ne s'occupant pas de lui. » Autant d'échanges qui aident les parents à faire retomber la pression qu'ils se mettent et à se faire plus confiance, « une condition pour que leurs enfants se sentent eux aussi plus en confiance ».

Jean-François Trochet

« La parentalité se partage »

rencontre avec Daniel Coum

Ven : Était-il plus facile d'être parent avant ?

Daniel Coum : Oui, si l'on parle de l'angoisse et de la charge mentale qu'ils supportent aujourd'hui. Cette difficulté d'être parent a été reconnue officiellement en 1998 quand la Délégation interministérielle de la famille a travaillé sur les dispositifs d'appui à la parentalité. Pour la première fois, on affirmait que les parents avaient besoin d'être aidés – et pas seulement pour éviter le pire et éduquer « les sauvages » que le ministre de l'Intérieur de l'époque, Jean-Pierre Chevènement, pointait du doigt – mais parce que, dans l'état de la société, tous les parents éprouvaient des difficultés à être parents.

Ven : Cette difficulté est-elle spécifique à notre époque ?

D. C. : Jusque dans les années 60 nous étions dans une société où la loi collective, qu'elle soit laïque ou religieuse, faisait référence pour tout le monde, et donc aussi pour les parents. La société dictait la trame de nos vies. Pour répondre aux questions qu'est-ce qu'être un homme, une femme, une mère, un père, un fils ou une fille de, on pouvait se référer à la feuille de route transmise par les parents, les grands-parents, etc. C'était aliénant. C'était aussi pour une part rassurant, car quand les individus sont assignés à des places, à des tâches, à des identités, ils se posent moins de

questions. Aujourd'hui, chacun et chacune écrit sa propre partition. « Chaque un » et « chaque une » revendique le droit de construire sa propre trajectoire, d'apporter ses propres réponses aux questions existentielles qu'il ou elle se pose. Ce grand mouvement de liberté qui permet d'improviser et de créer sa vie, cela va donc de pair avec plus d'inquiétudes et pour certains une grande angoisse.

Ven : Mais n'y a-t-il pas, quelle que soit l'époque, une difficulté à être parent ?

D. C. : Il y a en effet toujours un écart entre ce que l'on veut pour son enfant et sa réalité. L'enfant n'arrive jamais à la place où on l'attend, ne répond pas à ce que l'on attend de lui et c'est très

.../

« Ce qui soutient les parents, c'est le lien social dans lequel ils sont inscrits comme adultes. »



© DR

Daniel Coum est né en 1958 à Toulon. Il a été animateur puis directeur de centres de vacances et formateur d'animateurs. En 1981, il obtient un Master 2 de psychopathologie puis exerce en tant

que psychologue clinicien dans différentes institutions : IME, MAS, PFT et PFS. Il dirige depuis 1995 les services de l'association Parentel (structures d'aide à la parentalité et de

soutien des liens familiaux tout au long de la vie.) Maître de conférences associé en psychopathologie et psychanalyse de 2015 à 2021, il exerce comme psychanalyste en libéral depuis 2019. Auteur de nombreux ouvrages, dont *Paternités : figures contemporaines de la fonction paternelle* Éd. EHESP et *Repères pour le placement familial* Éd. Erès, il intervient également en analyse de pratique professionnelle dans les institutions.

/... bien ainsi ! Comme le soulignait déjà Freud, l'amour parental est narcissique, c'est-à-dire que le parent aime son enfant en attendant que ce qu'il deviendra le comble de bonheur. Et cela échoue toujours un peu car l'enfant devient ce qu'il doit devenir. Or, avec l'évolution des mœurs, dans un contexte où l'ordre du collectif s'efface et laisse une large place à ce que veulent les individus, le désir parental devient prépondérant. L'enfant se retrouve soumis à la loi du désir plutôt qu'à la loi sociale. Le risque est que l'enfant, pour combler le désir de son parent, arrive exactement à la place où le parent l'attend, ce qui n'est pas pour lui supportable.

Ven : Cela signifie-t-il que l'enfant est surinvesti ou « trop aimé » ?

D. G. : Si « *tout enfant a besoin d'être aimé* », comme le rappelait John Bowlby à la sortie de la seconde guerre mondiale, quand tant d'enfants étaient livrés à eux-mêmes, cet attachement n'est jamais qu'un moyen qui va lui permettre de se séparer. Le surinvestissement actuel de l'enfant rend difficile cette séparation. Pour que l'amour des parents pour leur enfant ne soit pas dans l'ordre du « trop », il faut que l'éducation soit partagée, c'est-à-dire que le parent autorise d'autres - d'autres parents mais plus largement d'autres éducateurs - à intervenir. Il est essentiel que l'enfant ne soit pas enfermé dans le pouvoir d'un seul.

Ven : Quelle doit être alors la place de la co-éducation ?

D. G. : Il existe un courant néolibéral de l'aide à la parentalité qui exploite et renforce ce besoin narcissique des pa-

rents en prétendant aider les parents à être plus compétents, plus performants, plus « positifs », ou à devenir la mère ou le père qu'ils et elles voudraient être. Il y a là pourtant un impossible qui conduit au burn out parental. L'esprit qui anime les intervenants des lieux d'accueil enfants-parents, des cafés des parents et plus largement des REAAP (Réseaux d'écoute et d'accompagnement des parents) est tout à fait différent. Les parents y sont autorisés à ne pas « tout pouvoir » pour leur enfant. Cette conception de l'aide à la parentalité part du principe que les parents ne peuvent ni ne doivent tout faire et même qu'une des compétences



© DR

« Le risque est que l'enfant, pour combler le désir de son parent, arrive exactement à la place où le parent l'attend, ce qui n'est pas pour lui supportable. »



« La co-éducation suppose, dans l'intérêt des enfants, que les adultes impliqués, parents et éducateurs, soient respectueux les uns des autres et si possible fassent alliance. » **Daniel Coum**

d'un parent est d'assumer les limites de ses compétences. Puisque le destin d'un enfant est de s'ouvrir au monde et d'aller chercher ailleurs ce qu'il ne trouve pas à la maison, la limite des compétences des parents permet cette ouverture. Autrement dit, un enfant, ça se partage. C'est peut-être là la définition la plus juste et la plus concise que l'on puisse donner de la parentalité.

Ven : Qu'entendez-vous par « un enfant se partage » ? Nos sociétés sont-elles prêtes à entendre cela ?

D. C. : Ce qui soutient les parents, c'est le lien social dans lequel ils sont inscrits comme adultes. De nombreuses sociétés fonctionnent en donnant à l'enfant plusieurs figures parentales, bien plus qu'un seul père et une seule mère. Le proverbe africain le rappelle. Or, notre vision de la famille reste encore soumise au principe édicté par la religion catholique : un seul père, une seule mère et pas un de plus ! Or les familles ne sont plus ce qu'elles étaient. De sorte que pour l'éducateur ou l'éducatrice, à la crèche, sur un stade de foot, dans une classe, en accueil périscolaire ou en colo, il s'agit de revisiter ses représentations traditionnelles du « bon parent » ou d'une « bonne famille » et de s'interroger sur sa propre place dans l'éducation d'un enfant. Sommes-nous là par défaut, pour pallier un déficit parental, ou à notre place, comme figures parentales et éducatives, partageant la responsabilité de l'éducation de l'enfant « avec » ses parents ? Je pense que nous n'intervenons pas en remplacement ou en suppléance – « *puisque les parents ne sont pas là, alors on s'en occupe* » – mais

parce qu'il y a nécessité d'un « partage » de l'enfant, au sein d'un réseau social qui prend en charge la responsabilité de l'enfant.

Ven : Quelle doit être la posture des professionnels pour ne pas « juger » ?

D. C. : La co-éducation – éduquer un enfant à plusieurs – suppose, dans son intérêt, que les adultes impliqués, parents et éducateurs, soient respectueux les uns des autres et si possible fassent alliance. Cela suppose de ne pas juger ou disqualifier, ni les parents ni les professionnels, d'accepter les différences et les respecter. Bien sûr, il s'agit d'une ambition exigeante, difficile, mais on peut s'orienter vers cela. Les professionnels ne doivent jamais perdre de vue que l'enfant est le représentant de ses parents et les « porte » en lui. Cela veut dire qu'un jugement négatif émis à l'encontre de ses parents, ou à l'encontre des adultes significatifs parce qu'ils ont participé à sa construction, lui fera mal parce qu'il y a quelque chose d'eux en lui. Respecter ce lien de loyauté est essentiel, ce qui suppose d'accepter par exemple que ce que les parents ne savent pas faire, ne peuvent pas faire ou ne veulent pas faire, et bien, d'autres le feront. Finalement, les professionnels ont à assumer le fait qu'ils portent cette responsabilité en partage avec d'autres, dont les parents. Non pas en concurrence mais en complémentarité. En ce sens c'est à la collectivité, et non pas aux seuls parents, qu'incombe la responsabilité de chaque enfant.

Propos recueillis par Laurence Bernabeu



Un café

avec **Marie Canavesio**

1. Comment s'organise un café des parents ?

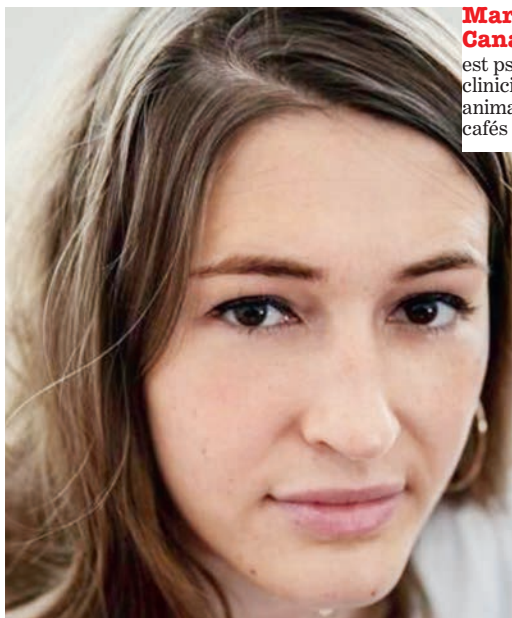
L'un des points forts du café des parents reste la convivialité. L'accueil se fait autour d'un pot, d'échanges informels et d'un jeu parfois, pour mieux se connaître. Ensuite, je passe à la météo : il s'agit de prendre la température émotionnelle du groupe, avec des cartes émotions, des émojis, etc. Ces rituels sont importants pour mettre en confiance le groupe tout en posant un cadre convivial, « cocooning » et rassurant. Ensuite, on passe au sujet qui a été choisi ensemble lors de la séance précédente. C'est important que ce soient les parents eux-mêmes qui aient fait émerger leurs besoins.

2. Y a-t-il un cadre à poser ?

Oui et il faut l'énoncer clairement : bienveillance, confidentialité, écoute mutuelle. C'est la condition pour assurer le bon déroulement de ce moment interactif. Comme les parents le font avec leurs enfants, je leur pose des limites et on essaie si possible de rester dans le sujet à traiter, même si ce n'est pas grave que cela dérive s'il y a un échange de qualité. On peut même aussi aborder en amont la question du vouvoiement entre les participants, l'importance du choix des mots et d'écouter jusqu'au bout les gens qui ont quelque chose à dire, y compris quand on n'est pas d'accord.

3. Qu'est-ce qui crée les liens entre les parents ?

Je choisis de ne pas intervenir durant ces moments, pour permettre



Marie Canavesio est psychologue clinicienne et animatrice de cafés des parents.

Ils peuvent parler de ce qui les rapproche, de leurs expériences communes, partager leurs vécus et apprendre les uns des autres.

aux parents d'avoir des interactions entre eux, et donc de créer des liens. Je peux reformuler des phrases, compléter des informations, mais l'essentiel se fait entre eux. Dès la présentation, ils peuvent parler de ce qui les rapproche, de leurs expériences communes, partager leurs vécus et apprendre les uns des autres. Parfois, je relance et je privilégie les questions ouvertes afin d'élargir la discussion. Pour favoriser la parole, notamment des plus discrets, je leur propose de réfléchir en petits groupes. Il arrive aussi que des parents soient débordés par une émotion et qu'ils se consolent entre eux car ils vivent tous à peu près les mêmes choses et les mêmes galères. Puis, ils partagent des solutions, échangent. C'est donc essentiel de ne pas se substituer à eux et, quand il y a une émotion, de la laisser se déposer et de l'accueillir.

Propos recueillis par Krist Daniella Nziengui.



Soutenir et contrôler les parents

Cet ouvrage analyse la montée en puissance de la notion de parentalité, depuis son investissement par une clinique du lien parent-enfant jusqu'à sa médiatisation à des fins politiques pour contrôler ou sanctionner les parents. Il rend compte des différentes modalités d'interventions possibles sur la parentalité et de leurs éventuelles contradictions ou dérives.

Gérard Neyrand, Soutenir et contrôler les parents. Le dispositif de parentalité, Toulouse, Éd. Érès, 4^e édition 2019



Travailler avec les familles

Les représentations et les formes de la famille évoluent, les modalités du lien à l'enfant se diversifient. À côté du couple de parents avec enfant(s), la famille est aussi recomposée, décomposée, homoparentale, monoparentale... Comment se joue alors la parentalité ? Comment se développe l'enfant ?

VST n° 148, Éd. Érès, 2020

Normes et injonctions

Catherine Sellenet fait le bilan critique de ce qui s'énonce comme un soutien à la parentalité : un engouement prolifique, un marché structuré de propositions, une véritable politique nationale. Ce livre s'inscrit en réaction à la transformation du soutien et de l'aide en un « parentalisme » normatif, culpabilisant bon nombre de parents, considérés en dehors de tout contexte économique, social et culturel.

Catherine Sellenet, Parentalités, normes et injonctions, Éd. L'Harmattan, 2023

Parentalité et numérique

Les écrans : podcast

Cette émission de radio donne la parole aux enfants avec une histoire originale et invite Edouard Gentaz, professeur à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation (FPSE) de Genève à parler des effets des écrans sur les enfants.

www.avisdexperts.ch

Parentalités en mouvement. Des pratiques à inventer

Éd. Érès 2021 « Regard rétrospectif sur l'éducation des parents », Daniel Coum

La parentalité à l'ère du numérique

Hors série n° 4 de l'école des parents, Éd. Érès 2023

Idées reçues sur le numérique

Cafés des parents, réunions d'équipe, débats publics autour du numérique... Des conférences et des fiches-outils en ligne sur le site du ministère « Territoires Numériques Éducatifs ».

www.trousseaprojets.fr

En ligne



Et sur Yakamedia,
un dossier complet.

La flexibilité, c'est classe !

Rester assis sans bouger ne permet pas forcément de bien apprendre. Des enseignantes et des enseignants cherchent des solutions pour proposer aux élèves des postures plus adaptées à leurs besoins et ainsi s'impliquer davantage dans leurs apprentissages.

« Je choisis un endroit qui me permet de bien travailler », c'est le mantra qui guide les enfants de la classe de Céline Decorte, enseignante de CMI-CM2 à l'école Louis Clément sur la presqu'île de Saint Mandrier en face de Toulon. Et du choix, il y en a dans cette classe. Des assises et des plans de travail de toutes dimensions. Du plus classique des bureaux de classe jusqu'au coin canapé, en passant par des mange-debout ou encore des petits fauteuils mis face au tableau. C'est ce qui marque en premier le visiteur d'une classe flexible. Rien de comparable à la disposition d'une classe ordinaire où les enfants sont rangés en « autobus » face au tableau. À première vue, l'ensemble paraît désorganisé. Pourtant, chaque coin de la classe est pensé pour des activités organisées matériellement et pédagogiquement.

L'ensemble des espaces est utilisé ; couloirs, salle-atelier attenante, chacun avec une fonction et des attributions particulières. Et si l'on s'approche encore, des détails apparaissent. Il y a bien

sûr, les assises ballon, vedettes des classes flexibles, mais aussi des petits pédaliers ou encore des élastiques placés entre deux barreaux de tables qui permettent aux élèves de se mouvoir.

Certains coins permettent de travailler à deux, d'autres à trois ou quatre, d'autres de s'isoler complètement.

Au fond de la classe, un coin canapé installé au sein d'une petite bibliothèque et, devant les tables placées en U face au tableau, des petits fauteuils et tapis pour se regrouper lors de moments collectifs.

Dans la classe de Céline, on peut choisir son assise en fonction de son activité mais aussi en fonction de son état émotionnel. Certains préfèrent s'isoler dans le couloir pour effectuer leur évaluation individuelle, quand d'autres choisissent de rester non loin du groupe-classe pour réaliser leur plan de travail, pensé pour une quinzaine. Certains coins permettent de travailler à deux, d'autres à trois ou quatre, d'autres de s'isoler complètement. Gabin s'est installé à la table du centre .../

© L. Bernardi



Une enquête menée par Marie-Laure Viaud en 2017 auprès de professeurs des écoles débutants montre que 81 sur 91 d'entre eux disaient vouloir mettre en place des pratiques inspirées de l'Éducation nouvelle s'ils étaient nommés en maternelle et 68 sur 91 s'ils étaient nommés en élémentaire.

© L. Bernardi



« L'éducation ne peut pas être standardisée, chaque enfant est unique et mérite une approche personnalisée. »
Célestin Freinet

Mode d'emploi

Séverine Walker, professeure des écoles à Florange en Moselle est co-auteurice de l'ouvrage *Enseigner en classe flexible*, publié aux éditions Retz. Elle propose une vision de la classe flexible en deux temps. D'abord, l'aménagement d'espaces spécifiques dans la classe qui permettent des assises et des modes d'organisation



Une étude de l'université de Salford (2013) montre que l'environnement physique de la classe a un rôle sur l'apprentissage des élèves. Couleurs, lumières, choix du mobilier, flexibilité, figurent parmi les critères ayant un effet significatif.

/... d'art, un casque antibruit sur les oreilles. Son objectif : réussir l'évaluation de grammaire qui porte sur l'usage des pronoms. Et pourtant, du bruit, il y en a peu dans cette salle alors même que la moitié de la classe, le groupe des verts, s'est réparti sur différentes tâches individuelles ou en petits groupes. Pendant ce temps l'autre demi-classe, le groupe des rouges, travaille avec l'enseignante sur une activité collective. « *Cela me permet de prendre en compte les élèves au plus près dans l'atelier que je mène. Ils peuvent davantage participer, ont plus de place pour le faire* », explique Céline.

Le matériel ne fait pas tout

Elle est devenue en à peine trois ans la spécialiste de la classe flexible de la circonscription. Conseillères pédagogiques et collègues défilent dans l'école. Souvent les questions portent sur des sujets matériels et l'enseignante ne cesse de répéter que l'essentiel n'est pas là. Car s'il y a une flexibilité de posture des élèves leur permettant de se déplacer, de prendre en compte des besoins

corporels, ce qui est flexible, c'est surtout l'organisation pédagogique de la classe. Une alternance de demi-groupes, de temps individuels, d'activités collectives en grand groupe rythme la journée. Ici, guère de place à l'ennui et c'est plutôt un effet ruche ou fourmière qui se dégage, tant chaque élève est à la tâche qu'il s'est assignée ou à celle pilotée par la maîtresse selon le moment de la journée.

Céline est détendue et intervient peu auprès des autres élèves lorsqu'elle est occupée avec le grand groupe. C'est souvent pour rappeler qu'à ce moment-là, elle n'est pas disponible pour les demandes individuelles et qu'il faudra revenir. Des interactions importantes qui permettent à ces élèves de cycle 3 d'apprendre à différer leurs demandes. Quand elle est enfin disponible, elle se déplace au gré des besoins. L'ambiance est studieuse et le coup de pouce de la maîtresse est proche du cousu main. Mais si l'organisation proposée permet de prendre davantage en compte les besoins de chacun, il n'en reste pas moins que Céline porte une forte atten-

différents. Des espaces individuels permettant différentes postures physiques et des espaces collectifs ou de travaux en petits groupes. Ces espaces doivent offrir une certaine modularité afin de pouvoir s'adapter aux activités et aux besoins des élèves. Ensuite, une organisation des enseignements en « centres d'activités » organisés au sein

d'un plan de travail qui permet à la fois de travailler en demi-groupe mais également de s'adapter aux rythmes d'apprentissage de chaque élève. Elle alerte sur l'effet de mode de la classe flexible et propose de d'abord prendre en compte sa manière d'enseigner. Un changement de posture est nécessaire et il faut notamment accepter que les

élèves puissent se lever, se déplacer et pouvoir échanger avec eux sur les effets des aménagements proposés. Elle conseille d'installer ces changements petit à petit, de prendre le temps de les analyser et peut-être de plutôt démarrer en cours d'année quand on connaît bien ses élèves.



tion à la vie de sa classe et à rythmer la journée par des moments collectifs. « *Ils sont essentiels pour construire une dynamique de classe et les élèves les réclament. Chaque demi-journée est ainsi clôturée par un moment de classe entière. On échange sur les ressentis, c'est important d'apprendre à parler dans un grand groupe* », affirme-t-elle.

Convaincre les familles

Les familles ont parfois des réticences en début d'année et se posent des questions. Est-il bien sérieux de permettre tous ces déplacements et ces assises ? Certaines craignent que leur enfant passe son temps à jouer. Avec le temps elles comprennent que leur enfant, non seulement travaille, mais qu'il va à l'école avec plus de plaisir. « *Les élèves racontent davantage ce qu'ils font en classe* », témoigne l'enseignante. « *Ils parlent des projets de la classe, de son fonctionnement.* » Cette année, Céline a conservé quatre élèves de CM1 de l'an dernier qui sont maintenant dans la

Porter une attention aux besoins individuels mais aussi installer des moments collectifs.

classe supérieure. « *Ils deviennent des ambassadeurs pédagogiques* » note-t-elle. « *Ce sont les plus grands défenseurs de la méthode. Ils accompagnent, expliquent et défendent les différents fonctionnements* ».

Céline ne revendique aucune chapelle pédagogique, elle a simplement dès sa première année d'enseignement choisi de sortir d'une forme traditionnelle d'enseignement qui ne lui correspondait pas. Cette ancienne illustratrice sortie diplômée en 2004 de l'École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg est devenue enseignante sur le tard. Elle a très vite souhaité laisser davantage de place à l'imprévu et au besoin de se mouvoir de ses élèves. Un lâcher-prise qui n'est pas donné à tout le monde, notamment lorsqu'on débute dans le métier. Mais, elle avait aussi eu la possibilité, lors de sa vie étudiante, d'encadrer quelques centres de vacances avec les Ceméa. Cela n'est sûrement pas pour rien dans son engagement actuel.

Laurent Bernardi



Le bénéfice du risque : méthode à l'anglaise

Permettre aux enfants de prendre des risques favorise leur développement. Outre-Manche, équipes de recherche et professionnels de l'animation travaillent la question.

« *Timothée, arrête et viens ici, c'est dangereux ce que tu fais !* » Combien de fois cette phrase est prononcée pour arrêter un enfant sur le point de se mettre en danger ? Et combien de fois l'adulte se sent obligé de le faire parce que c'est lui le responsable ? Et quand ce n'est pas lui directement, c'est la hiérarchie

- la direction, les assurances, les parents – qui sont invoqués pour dire non aux activités considérées comme les plus risquées. Des situations habituelles dans le climat actuel, dont le ressort réglementaire ne semble épargner aucun lieu d'accueil des jeunes. Par conséquent, les professions de l'enseignement ou de l'animation semblent être devenues au fil des années de plus en plus enclines, sans y être vraiment sensibles, à la protection psychophysique « à tout prix » des enfants. La société limitant de fait toute expérimentation ludique ou pédagogique, ainsi que les activités aventureuses et risquées que de plus en plus d'experts reconnaissent pourtant comme fondamentales et nécessaires pour le bon développement de l'enfant!

Au Royaume-Uni, il y a une vingtaine d'années, le poids progressif assumé par le système d'assurance avait fortement perturbé les partisans du bien-être de l'enfant. Face à l'argument selon lequel le jeu aventureux est non seulement bénéfique pour la croissance des enfants, mais aussi nécessaire, des chercheurs universitaires, des *playworkers* et des professionnels socioculturels ont pris une position claire sur la question. Ce travail a été fondamental pour éviter la fermeture

.../



© O. Tiggler



© O. Vandenborgh





3 questions à Morgane Cardineaud

association L'allumette, coordinatrice des terrains d'aventures de Rennes

Comment permettre aux enfants de prendre des risques sans se mettre en danger ?

Sur les terrains d'aventures, nous effectuons une évaluation constante des risques et des dangers. Pour que les enfants puissent

expérimenter librement, il est évident qu'ils doivent être et se sentir en sécurité. La vérification des structures et du matériel, ainsi que l'observation continue, sont très importants pour limiter les incidents. Mais l'aménagement, le matériel et l'encadrement doivent aussi susciter une certaine part d'imprévisibilité et offrir des choix aux enfants. La discussion avec eux est primordiale pour comprendre leur niveau de confort dans chaque situation. L'idée n'est pas d'intervenir *a priori* pour fournir de l'aide, mais plutôt d'observer, de prendre la température et, le cas échéant, de leur dire : « je peux te donner un conseil si tu veux. »

Pourquoi la prise de risques est-elle importante pour les enfants ?

Prendre des risques est important pour tout le monde, mais encore plus pour eux. C'est une véritable compétence qui leur apprend à mieux identifier les dangers de la vie quotidienne, à les reconnaître et à les éviter. Expérimenter et prendre des risques dans un environnement propice leur permet d'évoluer et de mieux se connaître, ainsi que leurs

propres limites face aux situations problématiques ; cela leur permet de savoir quand s'arrêter avant de faire une bêtise ou au contraire, de continuer en connaissant déjà le chemin. C'est la base pour une véritable émancipation, car il n'est plus nécessaire qu'un adulte intervienne de l'extérieur pour les guider.

Quels conseils donner à des novices en la matière ?

Déjà, il faut savoir faire confiance aux enfants, être capable de leur dire « *il n'y a que toi qui peux connaître tes capacités.* » En ce sens, la posture est très importante et celle d'observation est primordiale : rester attentif à tout, mais en gardant une certaine distance. Dans ces moments-là, il est également fondamental de savoir s'écouter, pour ne pas aller contre soi non plus : il ne faut pas se mettre en insécurité en tant que professionnel. On peut verbaliser tout ça avec les enfants, exprimer ce que qu'on ressent en tant qu'adulte et responsable : « *là, je ne suis pas à l'aise...* » Et faire la même chose avec les collègues, afin de relativiser nos limites individuelles et de trouver une coordination commune. Enfin, il est certainement important de sécuriser l'espace, mais également de garder à l'esprit de ne pas dénaturer l'imaginaire et les idées des enfants avec nos pratiques d'adultes.

Propos recueillis par Davide Terzi





© G. Vigier



© G. Vigier

/... des espaces pédagogiques les plus radicaux, comme les terrains d'aventures, basés avant tout sur la liberté de décision des enfants et le jeu risqué. Mais il a également permis à de nombreux autres espaces pour enfants (ACM, écoles, aires de jeux rigides...), de faire évoluer leur vision et leurs méthodes d'accompagnement vers une direction plus permissive.

Stop ou encore ?

La proposition avancée par le Play Safety Forum² repose tout d'abord sur une modification dans l'ordre du discours lorsqu'on parle des jeux et des activités des enfants : élargir la notion d'évaluation des risques, imposée par les systèmes d'assurance et politiques,

à celle d'évaluation des risques et des bénéfiques. La portée apparemment modeste de ce changement lui a permis de s'imposer et d'être accepté. Sa profondeur, en revanche, a produit un élargissement évident de l'attention individuelle et collective, à un autre versant à considérer lorsqu'on s'apprête à arrêter un enfant « en danger » : « *Et s'il continue, quels sont les bénéfiques ?* » Une pratique qui est manifestement difficile à incorporer et qui ne semble pas encore commune ici en France. Comme le suggèrent les *playworkers*, chaque personne est capable de reconnaître un risque et cet exercice ne nécessite rien d'autre que du sens commun. Mais ça ne suffit pas. En raison de son importance dans la vie quotidienne, l'évaluation d'un risque est souvent irrationnelle et découle de facteurs particuliers propres à chacun et à son histoire personnelle, tels que les accidents vécus et observés, ou les traumatismes subis. Tous ces facteurs peuvent représenter des biais importants pour une personne qui joue un rôle éducatif dans la société (souffrir de vertige est une limitation pour une personne qui souhaite accompagner un groupe d'enfants qui font de l'escalade). Et c'est avec ce besoin constant d'auto-réflexion que les Anglais avancent leur méthode, dite « SLLRRRP » : stop, regarde, écoute, réfléchis, réagis, pratique ; où le stop est un impératif pour les adultes responsables. Ne pas intervenir immédiatement, mais prendre le temps d'observer plus attentivement et réfléchir deux fois si et comment il convient d'intervenir. En d'autres termes, nos cicatrices nous permettent de nous rappeler plus facilement le moment où nous sommes tombés à vélo, que l'éphémère du sourire ne nous permet de revivre le souvenir de la première fois que nous avons roulé sans les mains.

Daïvide Terzi



¹ Un article récent publié par la Société canadienne des pédiatres illustre clairement les avantages physio-biologiques : Société canadienne de pédiatrie (2024), Le développement sain de l'enfant par le jeu risqué extérieur : un équilibre à trouver avec la prévention des blessures. En ligne sur cps.ca, mots clés : le jeu risqué en extérieur.

² Play Wales Organisation, A playworker's guide to risk. En ligne sur Beactivekids.org

activités



Toupie

Fabriquer et jouer à faire tourner de petites toupies faciles à construire.

© Kasia Philippe



Les barres

Un jeu de course riche en stratégies, avec des rituels ancestraux et des actions multiples et évolutives.

© Laurent Bollenger

Toupie

Facilement réalisable par les plus jeunes, à partir de 4/5 ans, exigeant peu de matériel, cette toupie met les enfants rapidement en activité et en situation de jeu. En bois, en céramique, en terre cuite, à crémaillère, à ficelle ou simplement réalisée avec un bouchon et une allumette, la toupie continue de fasciner petits et grands. Ce jeu datant de l'Antiquité peut se pratiquer seul ou à plusieurs. Pour les plus jeunes, c'est d'abord un exercice de dextérité que d'apprendre à lancer sa toupie. Lorsque la maîtrise du geste est acquise, les enfants vont pouvoir s'affronter.



© Katia Philippe

pratique

Matériel

Un bouchon en plastique, une allumette, une vrille et de la pâte à modeler.

Temps de réalisation

5 minutes

Nombre de joueurs

Seul, à deux ou plus

Espace de jeu

Espace ouvert ou plateau

Fabrication

Percer le bouchon en son centre à l'aide de la vrille.

Insérer l'allumette dans le trou pointe rouge en bas.

Mettre de la pâte à modeler pour maintenir l'allumette.

Faire tourner la toupie.



© Katia Philippe



« Si je mets des bonhommes dans le bouchon, ça fera un tourniquet. »

La toupie donne libre court à l'imagination des enfants.

Cette fiche issue de la collection « Je joue » des éditions Icem-Pédagogie Freinet est à retrouver en vidéo sur Yakamédia



règles de jeux

Le combat de toupies (2 joueurs)

Dans une arène, deux joueurs s'affrontent. Chacun lance sa toupie en même temps. Les toupies s'entrechoquent. Elles déstabilisent leur adversaire mais perdent aussi en vitesse. Le jeu prend fin lorsqu'une des deux toupies cesse de tourner. Si les deux toupies s'arrêtent en même temps, il y a égalité.

Cible de toupie (à plusieurs joueurs)

Dessiner une cible avec plusieurs cercles concentriques et attribuez un nombre de points à chaque cercle. Les joueurs lancent leurs toupies et essaient de les faire atterrir dans les zones de la cible pour marquer des points. Le joueur avec le plus de points après un certain nombre de lancers gagne.

© Katia Philippe



Toupie artistique

Placer une feuille de papier sur une surface plane et mettre un peu de peinture à divers endroits. Lancer la toupie sur la feuille et l'utiliser pour étaler la peinture et créer des motifs uniques.

Aller plus loin

Il sera possible de faire varier la taille du bouchon et/ou de l'allumette, la quantité de pâte à modeler pour trouver le meilleur rapport taille/poids et permettre la rotation la plus équilibrée et la plus longue possible. Le bouchon peut être remplacé par un rond de carton de 4 à 6 cm de diamètre décoré pour obtenir des effets d'optique.

Katia Philippe

Les barres

Ce jeu traditionnel sportif de courses-poursuites et d'esquives, attesté dès le Moyen-Âge et longtemps réservé aux adultes, a connu un grand succès dans les cours d'école aux XIX^e et XX^e siècle. Il oppose deux équipes à travers un mécanisme de prise très original basé sur le temps.



© Laurent Bellemeuz

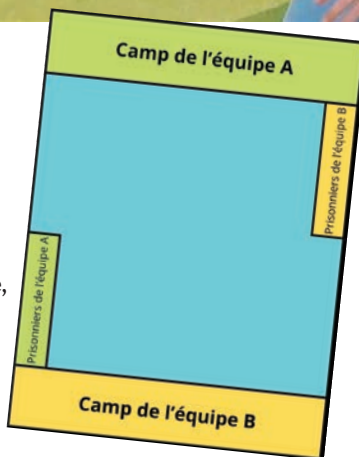
pratique

Nombre de joueurs
De 12 à 24

Temps
45 minutes environ

Matériel
aucun

Terrain
Rectangulaire, il doit être bien délimité, adapté au nombre et aux capacités des joueurs. Un terrain de 20 mètres par 15 sera à titre indicatif adapté pour des équipes de 10



But du jeu
Capturer les joueurs de l'équipe adverse



© Laurent Bellemeuz

règle de jeu



Chaque équipe dispose d'un camp où les joueurs sont en sécurité. En dehors de celui-ci, les prises se font par simple touche. Tout joueur sorti de son camp après un joueur de l'autre équipe aura « barre » sur lui c'est à dire qu'il pourra le toucher.

Le droit de prise d'un joueur sur un autre dépend donc du moment où ils sont sortis de leurs camps respectifs. Un joueur poursuivi qui rentre puis

ressort aussitôt de son camp retrouve donc immédiatement « barre » sur son poursuivant resté dans l'aire de jeu.

Les prisonniers forment une chaîne solidaire au pied du camp adverse qui ne pourra être libérée que si un partenaire réussit à taper dans la main du prisonnier en bout de chaîne.



Donner
la soupe.

Escorter
un prisonnier.



© Laurence Zambonié

Barre, barrons, barrette : le rituel de lancement

Une fois les équipes dans leurs camps respectifs, un joueur est désigné pour aller « donner la soupe » chez les adversaires, alignés derrière leur ligne de camp. En tapant une première fois dans la paume d'un joueur adverse de son choix, il débute la formulette : « barre ! », puis « barrons ! » à la seconde tape. En prononçant « barrette ! » à la troisième tape, il s'enfuira, poursuivi par le joueur adverse qui essaiera de le toucher. Tous les joueurs peuvent alors entrer en jeu pour attirer ou poursuivre les adversaires.

Ce rituel pourra être repris au cours du jeu chaque fois qu'une chaîne de prisonniers sera libérée.

Lorsqu'un joueur fait un prisonnier, il doit l'accompagner jusqu'à son camp. Il n'a alors pas le droit de faire un autre prisonnier et il ne pourra pas être touché par un autre joueur jusqu'à ce qu'il ait regagné son camp.

Les prisonniers libérés peuvent également rentrer dans leur camp sans être inquiétés, par exemple en levant la main pour l'indiquer.

Un jeu multi-actions

Un grand nombre d'actions simultanées peuvent se dérouler au jeu des barres, ce qui favorise l'investissement des joueurs (poursuivre un adversaire, libérer ses partenaires, surveiller les prisonniers, protéger un coéquipier, observer, se reposer, attendre le bon moment, élaborer une stratégie à plusieurs...).

Cet éclatement des actions et le principe de prise du jeu le rendent impossible à arbitrer .../



© Laurent Bellenguez

/ ... et des désaccords pourront surgir. Ils pourront être l'occasion de rappeler le contrat ludique (pas de jeu sans règles), de négocier et d'apprendre à traiter les litiges (y compris en décidant de repartir chacun dans son camp).

Faire campagne

Après quelques parties et lorsque le jeu est bien compris, il est possible d'introduire la règle permettant de « faire campagne ». Pour cela, un joueur doit réussir à atteindre le camp adverse sans s'être fait toucher, en criant alors « campagne ! » Dans ce camp adverse, ce joueur ne peut pas être touché et dès qu'il en sortira, il aura « barre » sur tous les joueurs en jeu... Mais il pourra être pris par ceux qui sortiront après lui. Une fois sorti, il ne pourra plus revenir dans ce camp adverse sans être passé par le sien.

Des conduites motrices de coopération relayée

Ali a vu que Billie était prisonnière dans le camp opposé et il sort de son camp pour essayer d'aller la libérer. Mais Chayma et Dario l'ont vu et ils sortent de leur camp pour l'en empêcher : ils ont « barre » sur lui. Ali change alors de direction, zigzague pour essayer de les contourner mais préfère renoncer pour cette fois en retournant vers son camp : trop risqué. C'est alors que Chayma décide d'accélérer pour capturer Ali. Si elle le touche, elle le ramènera à la chaîne des prisonniers avec Billie. Elle est proche de lui quand elle voit Emma sortir de son camp pour protéger Ali en disant « j'ai barre sur toi ! » Emma touche Chayma avant qu'elle n'ait pu toucher Ali : trop tard, Chayma est prisonnière !

Francesco a profité de cette agitation pour se faufiler discrètement jusqu'au camp adverse et taper dans la main de Gabriel et ainsi libérer la chaîne avec Billie et trois autres prisonniers. Ils peuvent rentrer sans être inquiétés jusqu'à leur camp. Francesco ira ensuite « donner la soupe ».

**Activité présentée par
Laurent Bellenguez**

Retrouvez
le jeu des
barres sur
Yakamédia



PUBLIÉS RÉCEMMENT SUR YAKAMÉDIA

DES ANALYSES, DES TÉMOIGNAGES, DES REPORTAGES
ET DES CARNETS THÉMATIQUES

- **Droit des femmes et lutte contre le sexisme : encore une urgence** (newsletter actu)
- **Je lutte contre le sexisme en ACM : activités, pistes et repères** (Yak'animation)
- **Lutter contre le sexisme, des ressources pour agir** (Anim pro)
- **5 ressources pour sa classe : activités physiques, violences éducatives...** (newsletter école)

YAKAMEDIA.FR



LIRE DANS VST N° 162

Dossier « Le projet dans tous ses ébats »



Projet. Mot magique, comme la baguette du même nom il peut tout faire ou presque. Pratique de l'art consommé de l'illusion, ou indispensable outil du quotidien, qui a pénétré les métiers de l'accompagnement pour en soutenir l'exercice voire parfois les disqualifier tout autant.

Projet. D'un côté, ce que nous imposent les pouvoirs administratifs, et de l'autre ce que nous enseignent les patients, les personnes autistes, les personnes handicapées : d'une part un programme de « soins » ou de prise en charge à élaborer et mettre en œuvre avec l'arsenal coutumiers de procédures légitimes dans le respect des bonnes pratiques pour une vie régulée, et de l'autre le respect absolu, irréductible, d'une certaine manière d'être au monde dont témoignent ceux d'entre nous qui extra-vaguent de chemins buissonniers en tentatives désespérées de vivre.

Projet. Ce qui par devers soi s'exige comme tenant-lieu de boussole, et déjà mis en échec par ce que l'humain recèle de créatif.

biblio du péd



Avec des yeux d'enfant / Con gli occhi del bambino

Francesco Tonucci
Ouvrage réédité en 2016
Éd. Zeroseiup

S'amuser à réfléchir sur l'éducation ! Les dessins de Francesco Tonucci circulent depuis des années dans l'environnement des formations à la pédagogie. On les retrouve affichés dans des salles de réunion, au-dessus de photocopieurs, ils se partagent comme autant de gourmandises subtiles, réflexives et jubilatoires. Des bandes dessinées poil à gratter qui bousculent les pratiques pédagogiques. Que l'on soit dans l'enseignement, l'animation ou parent, ces dessins amènent avec humour à se questionner sur le sens politique de l'action éducative, sur l'environnement dans lequel évoluent les enfants et sur leur place dans la société. Le crayon est espiegle et incite à porter sur l'école et la ville un regard souvent cynique, mais salutaire. Si on prête à Bonaparte la formule « *qu'un bon croquis vaut mieux qu'un long discours* », les dessins de Francesco Tonucci sont, eux, en plus de leur efficacité à faire réfléchir, d'un grand respect pour la condition humaine. Ils défendent la cause de l'enfance. En quelques traits les enfants sont là, avec leurs différences, leurs qualités, leurs défauts, leurs réussites, leurs échecs, leurs joies et leurs découragements face aux adultes et à l'institution éducative.

Page 80

« *Le bricolage : une chute désespérante pour une BD dans laquelle les enfants imaginent avec dynamisme et passion tout ce qu'ils pourraient créer avec des pincés à linge. Une réflexion sur la notion de projet individuel et collectif mis en opposition à des réalisations formatées.* »



Page 146

« *L'évaluation : une série de portraits brossés en quelques traits et d'un réalisme étonnant. Pour chaque enfant, la maîtresse a émis un jugement sans appel : mal élevé, caractériel, timide... Seul son clone lui paraît normal. Une BD qui interroge sur l'école et la reproduction sociale.* »

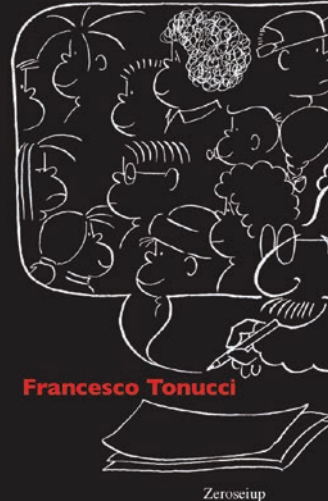


Page 134

« *Lequel est sourd ? Une question étrange pour un ensemble de dessins montrant des enfants faisant des activités, jouant, s'entraînant. On cherche une réponse pour s'apercevoir qu'elle n'a pas de sens. Une manière active de s'interroger sur le handicap et l'adaptation.* »



FRATO
50 anni con gli occhi de



© Bénédicte Vassonoff

ago

Bio express

Paulo Francesco Tonucci est un pédagogue italien né en 1940. Il a d'abord travaillé comme professeur d'école primaire, puis en tant que



chercheur au Conseil national de recherches en Italie. Ses travaux portent essentiellement sur le développement cognitif, la pensée et le comportement des enfants. Sous le pseudonyme de Frato, il signe des dessins sur les thèmes de

l'éducation, de la ville, du jeu et de l'enfance. Il est le créateur du projet international The City of children, lancé en 1991 et qui s'étend à travers l'Europe et l'Amérique latine.

Un réalisme génial qui avec simplicité plonge au cœur des enjeux de tous les jours qui se posent aux adultes. Quel est le rôle de l'école ? Qu'apportent aux enfants les activités qui leur sont proposées ? Vont-ils être acteurs ou exécutants ? Quelle est la place du jeu dans les apprentissages ? Cinquante ans après, les prises de position de Francesco Tonucci sont toujours d'une grande modernité.

Pour lui, « l'obsession moderne de tout sécuriser grâce à une progressive mais constante multiplication des systèmes de défense est inutile et même dangereuse, spécialement pour les plus petits qui y sont confrontés de manière directe. [...] D'un côté se développe une attitude à déléguer : les gens payent pour leur défense et prétendent donc à ce que leur sécurité soit garantie. Ils ne se sentent pas responsables de leur contrôle personnel et social. La meilleure façon de sauvegarder notre sécurité est l'implication, la présence et la responsabilité. » Il pense que « le plus grand risque pour nos enfants aujourd'hui, est leur impossibilité à prendre des risques. [...] Cette situation fait naître un progressif besoin de transgression qui se manifeste, ou explose parfois à l'adolescence. *»

De nombreux dessins de ce livre reflètent l'importance pour Francesco Tonucci de la relation entre les enfants et la ville. Un engagement pour la transformation de notre société, qui se retrouve dans le projet international *La cité des enfants*, dont il est à l'origine et qui propose à des municipalités de changer leur philosophie pour la gestion de la ville, en prenant l'enfant comme repère d'organisation essentiel.

Olivier Ivanoff

* Ven 568, Questions à Francesco Tonucci.

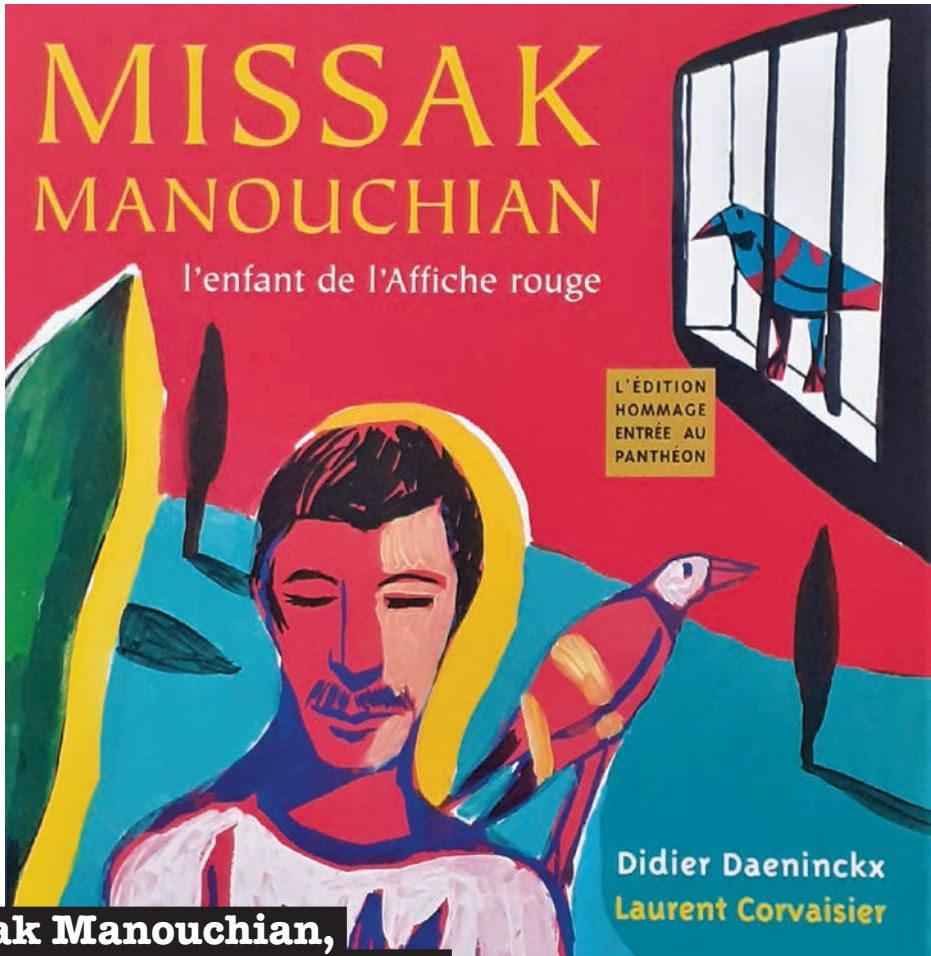
www.francescotonucci.org/fr/frato-50-ans-avec-les-yeux-dun-enfant/

50 anni con gli occhi del bambino a été édité à l'occasion du cinquantenaire du premier livre de dessins. Il compile des planches parues dans plusieurs volumes.



lire regarder

Stéphane Bertrand, Olivier Ivanoff, Louane Bertrand, Nina Soyez, Flora Perez, Pascal Pons, Marie-France Zicot



album

Missak Manouchian, l'enfant de l'Affiche rouge

Ce livre remarquable retrace avec sensibilité le parcours dramatique et exceptionnel de Missak, jeune garçon contraint d'émigrer suite au génocide arménien. Devenu poète et journaliste, il s'engage dans les combats sociaux. Quand survient la seconde guerre mondiale, il entre dans la Résistance et sera fusillé par les nazis, qui publieront l'Affiche rouge afin d'essayer de discréditer son réseau de résistants immigrés. Cet ouvrage, témoin d'une existence hors du commun marquée par la guerre et les génocides, mêle et oppose le drame à la vie, la poésie et l'amour. Les illustrations de Laurent Corvai-

sier entre le noir de l'encre de chine et des couleurs chatoyantes renforcent l'importance de moments de vie qui permettent, de l'enfance à l'âge adulte de grandir, de rêver, de s'engager, de résister et de rester debout face à l'iniquité et l'horreur. Des pages volets peuvent se déplier et donnent davantage d'ampleur aux ambiances et aux situations. À l'occasion de l'entrée au Panthéon de Missak et Mélinée Manouchian, les éditions Rue du Monde ont republié cet album enrichi d'archives, de photographies et de textes documentant l'histoire dans un contexte historique et actuel.

Textes : Didier Daeninckx

Illustrations : Laurent Corvaisier

Éd. Rue du Monde, coll Grands portraits, 2024

écouter...

jeu vidéo



Lovers in a dangerous spacetime : l'escouade coopérative

La galaxie vit en paix depuis que la source d'énergie la plus puissante de l'univers a été créée par des scientifiques : le réacteur à amour. Mais un jour, une erreur dans le système informatique crée de la matière noire, l'anti-amour. Un seul recours : la ligue des secouristes spatiaux très empathiques - les « lovers » en anglais, dont le joueur fait partie. La particularité : le jeu se joue obligatoirement en coopération, de deux à quatre joueurs devant le même écran. À eux dès lors de se répartir les tâches entre pilotage, manipulation du bouclier, tir et activation de l'arme spéciale.

La direction artistique en deux dimensions se révèle à l'image du scénario : volontairement caricaturale dans son maniérisme enfantin. Les avatars croquignoles (lapins, grenouilles, humanoïdes...) sont hauts en couleur chaudes dans leur vaisseau rose bonbon ou jaune et les aliens, au design proche des petits monstres de Mario Bros, arborent les teintes froides d'envahisseurs interstellaires. À chaque ni-

veau, l'objectif est de libérer les malheureux citoyens emprisonnés avant d'affronter des boss de fin incarnés par des constellations (Orion, la Grande Ourse...).

Sang-froid, coordination et un brin de tactique seront nécessaires à l'équi-

page pour parvenir à affronter des situations de plus en plus périlleuses tout en faisant monter les joueurs en puissance. Dans le jargon vidéoludique, c'est ce qu'on appelle un level design réussi. Chaque monde fait apparaître une nouvelle mécanique à affronter et permet de combiner des outils différents pour faire progresser le vaisseau, dans lequel il est possible de se déplacer - et même nécessaire quand on ne joue pas à quatre. Les moments de tension comme les grandes victoires se partagent devant l'écran, au rythme d'une musique électro survitaminée avant de relancer une partie pour débloquer un nouveau vaisseau. Un petit bijou kawai idéal pour prouver à des grands sceptiques que les jeux vidéo peuvent être autre chose qu'une activité solitaire.

Genre :
jeu coopératif
Éd. Asteroid Base
Plateformes :
PC, Xbox One, PS4, Nintendo Switch

expo

Vivre à en mourir. Missak Manouchian et ses camarades de Résistance au Panthéon

Découvrir cet épisode de la résistance au travers de documents originaux, de reproductions d'archives et de photographies et des carnets manuscrits de Missak Manouchian prêtés à l'occasion de cette exposition par le Musée d'art et de littérature d'Erevan.

Exposition au Panthéon jusqu'au 8 septembre 2024

lire regarder écouter...



coffret Saga « Blackwater »

Traduite pour la première fois en français, la saga Blackwater de Michael McDowell, publiée en 1983 aux États-Unis, plonge son lectorat dans une saga familiale addictive et mystérieuse. Les tomes s'enchaînent avec la sapidité du roman-feuilleton dans un univers mixant la réalité au fantastique. Et ce, grâce au brio d'un auteur connu pour sa cocréation de Beetlejuice et de L'étrange Noël de Monsieur Jack. Le topic ? Une crue vient de dévaster Perdido, petite ville d'Alabama, où la riche famille Caskey va devoir faire face aux conséquences de ce désastre et à l'arrivée énigmatique d'une jeune femme survivante, inconnue et mystique. Un bouleversement. Et la promesse d'un suspense sans limites. Sur fond ségrégationniste, cette fresque matriarcale épique se dote d'une édition somptueuse qui fera aussi le bonheur des collectionneurs et collectionneuses.

**Michael
McDowell,
Éd. Monsieur
Toussaint
Louverture,
six volumes,
2023**

manga Éclat(s) d'âme

Cette série manga de 4 tomes de genre Josei* raconte l'histoire de Tasuku, un lycéen cherchant à accepter son homosexualité malgré les moqueries de ses camarades. Alors qu'il pensait au suicide, il voit une mystérieuse silhouette sauter d'un toit. Il découvre par la suite qu'elle est l'hôte d'un salon associatif permettant la rénovation des vieilles maisons de la ville. On y croise un couple de jeunes femmes qui souhaiterait se marier mais qui craignent que leur entourage le découvrent, ainsi qu'un jeune homme cherchant son orientation sexuelle. L'histoire se passe dans un Japon ultra-conservateur au temps des premiers mariages homosexuels. C'est un manga poétique au dessin vibrant et chargé d'émotions.



*Josei : genre de mangas pour un public d'adolescents/jeunes adultes visant à parler de faits de société (LGBT, féminisme...).

**Yuhki
Kamatani,
Éd. Akata**



jeu de société Draftosaurus

Les scientifiques ont enfin réussi à cloner les dinosaures ! Dans le monde entier s'ouvrent de nombreux parcs. Mais organiser les enclos ne sera pas si simple... Dans Draftosaurus, les joueurs recrutent des dinosaures pour compléter leur parc avant l'ouverture au public. Pour cela ils effectuent des choix parmi six espèces, qu'ils placent dans leur enclos, en respectant certaines contraintes. Il faut optimiser ce placement, pour tenter d'atteindre le meilleur score et remporter le prix du

bd

L'incroyable histoire de l'éducation

Une BD documentaire pour se mettre (un peu) rapidement à jour sur l'histoire de l'éducation, plus précisément celle de l'instruction. En neuf chapitres, on parcourt les enjeux éducatifs de la préhistoire à aujourd'hui. Chaque chapitre aborde la place de l'éducation dans les familles, les ordres puis les classes sociales, la structuration des systèmes

d'enseignement, avec une partie spécifique sur l'éducation des filles. Le format BD permet une bonne vulgarisation tout en évitant le simplisme. Le dialogue texte-dessin donne à suivre le récit en gardant son esprit critique. Une belle occasion de remettre nos pédagogues préférés dans le contexte général de leur époque !

Textes : Jean-Yves Seguy
Illustrations : Eva Rollin
Éd. Les Arènes, 2024



plus beau parc à dinos. Draftosaurus offre l'occasion de s'initier au "draft". Une mécanique ludique que l'on retrouve dans d'autres jeux comme le très célèbre 7 Wonders et qui signifie « faire tourner ».

À chaque tour, les joueurs reçoivent simultanément des pions dinosaures : ils en sélectionnent un et donnent le reste des pions disponibles à leur voisin. Les joueurs ont donc un choix limité et doivent faire preuve d'adaptation quand les dinos reçus ne sont pas ceux espérés. Un jeu dynamique, dont le thème, le matériel et la simplicité sauront réunir petits et grands.



Textes : Antoine Bauza, Corentin Lebrat, Ludovic Maublanc

et Théo Rivière
Illustrations : Jiahui Eva Gao, Vipin Alex Jacob
Éd. Ankama
2 à 5 joueurs
À partir de 8 ans
Durée : 30 min

essai

Le français va très bien, merci !

« L'accumulation de déclarations catastrophistes sur l'état actuel de notre langue a fini par empêcher de comprendre son immense vitalité, sa fascinante et perpétuelle faculté à s'adapter au changement, et même par empêcher de croire à son avenir ! Il y a urgence à y répondre. » C'est par cette déclaration engagée et vivifiante que commence ce petit guide sur les idées reçues qui circulent actuellement autour de la langue française. « Le français est menacé par l'anglais. Emprunter un mot, c'est appauvrir sa langue. » « Internet et les réseaux sociaux annoncent et précipitent le déclin du français. »... Dix croyances, dix mythes linguistiques sont analysés et déconstruits, assortis de ressources pour qui souhaite aller plus loin et par un « Et si ? » pour élargir le débat : « Et si on parlait de registres et de styles plutôt que de niveaux de langue ? » Une publication qui démontre à quel point la langue reflète les évolutions d'une société, dans toute la richesse de sa complexité.



Les linguistes atterrés, Éd. Gallimard, coll Tracts (n°49), 2023

portrait

Diriger, oui mais comment ?

Résolument volontaire,
Chloé Simonazzi cultive
son goût pour l'animation
en passant le BAFD.

« J'ai du mal à décrocher de l'animation, parce que ça m'apporte beaucoup et j'espère apporter aussi. »

Prononcée d'une voix posée, cette affirmation dessine, à grands traits, la voie majoritaire des aspirant-es au brevet d'aptitude aux fonctions de direction (BAFD). Le parcours de Chloé Simonazzi reflète l'ambition première de cette fonction. Le don et contre-don, si bien caractérisés par Marcel Mauss¹, nourrissent la passion de cette jeune femme de 27 ans, dont la vie s'agrémente, à côté d'un cursus pluridisciplinaire², puis d'un métier, d'une constante fidélité aux colos, alias « séjours de vacances ». *« Ça fait depuis 2014 que je suis dans l'animation et j'ai fait plein de types de colos qui m'ont permis de rencontrer des publics très différents »*. Le début a été un peu difficile.

« J'ai mis un an avant de faire ma deuxième semaine de stage pratique Bafa. Parce que la première ne s'était pas hyper bien passée. Je me questionnais un peu sur mon avenir en tant qu'animatrice. » La curiosité et la ténacité l'amènent pourtant à poursuivre ses expériences. *« C'est quand on change qu'on peut découvrir d'autres manières de faire. Et j'ai eu la .../*

Moments clés

2014 : Chloé commence le Bafa, premier stage pratique en Haute-Savoie avec des 6-12 ans.

2017 : elle obtient une licence Humanités à l'Université Paris Nanterre.

Avec le programme Erasmus, elle est bénévole à Pavie en Italie puis en Guadeloupe.

2019 : dans le cadre de son master Humanités et management, Chloé est assistante chargée de communication chez Hachette Livre International.

2015-2020 : du Var à Hauteluce, elle expérimente activités manuelles et sportives avec les enfants et les pré-ados.

2024 : la première session du BAFD aux Ceméa de Picardie est le prélude à une première direction de centre.



© Chloé Simonazzi

/...



© C. B.

C'est quand on change qu'on peut découvrir d'autres manières de faire.

chance de découvrir un organisme où le fonctionnement correspondait mieux à ce que ce que j'attendais ». Djuringa juniors lui ouvre cet horizon. Basé à Oullins, près de Lyon, l'organisme propose des colos en France comme à l'étranger. Partenaire des Ceméa, il invite alors Chloé à passer son BAFD. En avril 2024, la perspective d'un premier séjour à diriger à proximité de son domicile, l'amène à vivre cette première session théorique à Amiens avec une vingtaine d'autres stagiaires.

C'est la dimension collective qu'elle apprécie surtout au cours du stage, à l'image d'ailleurs de cette densité émotionnelle qu'elle avait vécue jusque-là lors des séjours. « *C'est vrai que pendant les séjours de vacances, je n'ai jamais eu affaire à d'autres expériences qui créent autant d'alchimie, de cohésion dans un groupe. Tout est hyper intense, on est ensemble tous les jours et on apporte quelque chose, on construit un projet ensemble* ». Elle se souvient notamment de l'effet structurant de ce projet conduit avec deux autres stagiaires où il s'agissait d'imaginer un « ACM de rêve ».

De l'expérience du stage à la mise en pratique

La première session du BAFD lui fournit l'occasion d'un tâtonnement, de questionnements et de réflexivité. « *Ça m'a aidé à avoir d'autres visions de diriger. Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que ça n'est pas ? J'ai pu réfléchir à ma façon de mettre en place un projet, de ne pas me dire que tout est déjà conçu, mais qu'on peut sortir aussi des choses préétablies, et que parfois, on se met un peu trop de barrières*. » La vie en groupe s'éprouve à travers les temps de débat, « *ça nous permettait de travailler sur des cas concrets qui sont arrivés à*

d'autres personnes et du coup, de voir qu'il y a plusieurs manières de réagir à certaines situations et d'apprendre des autres surtout. » Comme lors de ces moments de jeux. « *Ça m'a rappelé que je savais toujours animer.* » Il s'agit aussi pour Chloé d'affermir ses choix, quand un contexte environnant prêterait hâtivement à d'autres. Ainsi, « *Si moi, Chloé, je devais en tant que jeune de 6 ans ou 16 ans, partir en vacances, qu'est-ce que j'aimerais bien faire ? Comment sortir de ces séjours de vacances, où il faut surconsommer des activités tout le temps, pour revenir un peu à l'essentiel et à la vie du groupe ?* »

Des choix déjà mis à l'épreuve alors qu'elle s'apprête à diriger au mois d'avril 2024 avant de se projeter sur deux colos cet été. Le socle sur lequel elle mesure les acquis de la session de formation du BAFD, Chloé le définit depuis le début : l'envie du social, par la fréquentation des jeunes de foyer ou envoyés par l'Aide sociale à l'enfance (ASE) pour les vacances d'été. « *Ce travail, je le fais surtout pour les jeunes qui sont chamboulés de foyer en foyer, de famille d'accueil en famille d'accueil. Parce que la confiance avec les adultes est souvent rompue, ils ont un gros sentiment d'abandon, et l'idée est donc de leur apporter un peu une autre vision de l'adulte. C'est pour ça que j'ai passé le BAFD. C'est pour pouvoir monter aussi un projet qui va impacter les jeunes, mais dans le bon sens, et pour qu'ils deviennent des citoyens. Après, c'est sans doute très utopique.* »

Michel Rebourg



¹ Essai sur le don, publié en 1925, Marcel Mauss, anthropologue et sociologue, étudie à partir d'observations des sociétés archaïques la triple obligation – donner, recevoir, rendre – comme constituante du lien social.

² Licence Humanités, parcours Humanités, Droit, Éco-gestion à l'Université Paris Nanterre.

grand entretien

Entretien
avec Najat
Vallaud-Belkacem



Séparatisme et mixité sociale

Ministre de l'Éducation nationale entre 2014 et 2017, elle vient de publier avec le sociologue François Dubet *Le ghetto scolaire, pour en finir avec le séparatisme* (Éd. Seuil).

Ven : Le sentiment, quand on habite en périphérie, d'être moins bien traité que les élèves des centres-villes, y compris par l'école publique, est-il fondé ?

N. V.-B. : Évidemment. On a de manière générale un sujet d'inégalités socio-scolaires qu'on peut mesurer à l'échelle des individus. Dans notre pays, le statut socio-économique prédit 20% de variation de performance des élèves. Parmi les décrocheurs scolaires, 45% sont des enfants d'ouvriers et seulement 5% des enfants de cadres. Dans le dernier rapport PISA, les

élèves de milieux favorisés ont obtenu des résultats en mathématiques supérieurs de 113 points à ceux des élèves défavorisés, alors que dans l'OCDE la moyenne est de 94. Les élèves de milieu défavorisés ont quatre fois plus de risques que tous les autres élèves en France de se retrouver parmi les moins performants. Ils ont en moyenne le niveau des jeunes moldaves ou kazakhs quand les plus favorisés ont le niveau du Japon ou de la Corée.

Mais disons qu'un regard lucide sur nos territoires et nos établissements permet de comprendre qu'au-delà de leurs conditions de naissance et de vie, c'est bien l'expérience scolaire qui est faite par ces élèves qui conforte ces résultats académiques si inégalitaires. Que le fait

d'être concentrés dans des établissements ségrégués où ils ne côtoieront ni d'autres enfants, ni d'autres aspirations, ni d'autres codes, va alourdir un peu plus encore le boulet qu'ils ont déjà aux pieds. C'est cela que nous appelons les ghettos scolaires. Que ne créent pas seulement une réalité sociale territoriale, mais aussi, à l'autre extrémité de l'échelle, la recherche d'un entre-soi qui déshabille nombre d'établissements scolaires de la mixité sociale qui devrait être la leur. Cet entre-soi dans lequel s'enfermer de plus en plus les plus aisés finit par s'apparenter à une véritable sécession, car comment vivre ensemble si on n'a pas grandi ensemble ?

Ven : Vous parlez dans votre dernier livre écrit avec François Dubet de ghettoïsation de l'école, de séparatisme. Est-ce mesurable ?

N. V.-B. : Oui. On documente mieux que par le passé ce séparatisme social, grâce aux indices de position sociale (IPS), un indicateur que j'ai fait créer quand j'étais ministre de l'Éducation nationale. Ainsi, 75% des établissements à l'IPS le plus élevé sont des établissements privés, lesquels accueillent trois fois moins d'élèves boursiers. Sur ces seules cinq dernières années, l'IPS de ces derniers a encore progressé de cinq points ; soit un embourgeoisement inédit. Tout cela souligne que dans beaucoup de métropoles, le choix de familles d'inscrire leurs enfants dans le privé vise autre chose qu'un choix confessionnel ou une pédagogie différente. Qu'il s'agit bien de concurrence qui fait du mal à l'enseignement public en général. Pourtant ces établissements privés sont financés par l'État à 70%. Et si on y ajoute les dotations des collectivités locales, c'est bien davantage. Cette forme de concurrence déloyale est-elle bien normale ?

Ven : Quelles sont les conséquences de cette ségrégation sur les élèves, les familles ?

N. V.-B. : L'expérience des établissements relégués par le bas est terriblement délétère. La concentration d'enfants issus de milieux défavorisés pénalise les enfants eux-mêmes. Les

1977 : naissance à Beni Chiker au Maroc

2000 : diplômée de Sciences Po Paris, section Service public

2000-2002 : juriste dans un cabinet d'avocats

2004-2008 : conseillère régionale et vice-présidente de la Région Rhône-Alpes

2008-2012 : adjointe au maire de Lyon

2012-2014 : ministre des Droits des femmes et porte-parole du gouvernement Ayrault

2014-2017 : ministre de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche

2021 : élue en région Auvergne-Rhône-Alpes, présidente du groupe Socialiste, écologiste et démocrate

Depuis 2022 : présidente du conseil d'administration de France terre d'asile

Cet entre-soi dans lequel s'enferment de plus en plus les plus aisés finit par s'apparenter à une véritable sécession, car comment vivre ensemble si on n'a pas grandi ensemble ?

pouvoirs publics, moins mis sous pression par des familles populaires parfois malheureusement dépassées par les événements ou leurs propres difficultés, sont moins prompts à y régler les problèmes d'absence, d'entretien des bâtiments... Les problèmes de climat scolaire s'y multiplient, les ambitions académiques finissent par être ajustées à la baisse malgré toute la bonne volonté des enseignants, le sens de l'effort ou du mérite de moins en moins compris. Le découragement guette autant les élèves que les professeurs. Tout cela fait baisser l'efficacité générale du service public de l'éducation et percute les principes mêmes que l'école est censée transmettre d'intégration sociale et culturelle à la nation et à la République. On aboutit au repli sur soi pour les uns et à la sécession pour les autres.

Ven : Vous reliez le séparatisme scolaire à ce que vous nommez la rupture civique. Quelles en sont les manifestations et les conséquences ?

N. V.-B. : Ceux « du bas » n'ont pas un accès véritable à la réussite scolaire et aux diplômes qui ouvrent le mieux à de meilleures conditions sociales, ce qui fige les destins. Dans le dernier rapport Pisa le taux d'élèves « résilients », .../

On peut sauter
sur sa chaise
en scandant
« autorité et
discipline »,
mais tout
parent sait que
cela ne suffit
pas.

/... c'est-à-dire surmontant ces difficultés sociales de base pour atteindre le meilleur n'est que de 7% et pour cause. Ils n'ont qu'une chance sur six de se retrouver dans l'un des lycées les plus performants. Et « en haut », les établissements qui privilégient l'entre soi produisent des futurs adultes qui, une fois aux manettes, convaincus de n'avoir réussi que par leur seul mérite, enverront à longueur de temps aux autres le message que leur échec est de leur faute. Qu'ils n'avaient qu'à traverser la rue, en quelque sorte. Leur parole, surtout lorsque c'est en politique qu'ils exercent leurs responsabilités et qu'ils prétendent s'adresser aux classes populaires, devient inaudible, l'écart se creuse, la désaffection institutionnelle et démocratique aussi. Comment s'étonner alors de la poussée d'un vote populiste chez les « perdants » du système ?

Ven : Pourquoi finalement notre système éducatif n'arrive-t-il pas à corriger les inégalités sociales et à démocratiser l'accès à une éducation de qualité ?

N. V.-B. : En tout cas, ce n'est pas l'uniforme qui réglera ces problèmes de mixité. Plutôt que de vouloir reléguer les élèves venant d'autres horizons, les élèves différents, les élèves à la peine, toujours dans des classes ou des groupes à part, il faudrait simplement les prendre pour ce qu'ils sont : des enfants eux aussi, qui méritent d'être accompagnés, soutenus, éduqués, élevés le plus haut possible.

Donc je crois qu'il y a d'abord un premier pas à faire : se mettre d'accord sur cette mission fondamentale et émancipatrice de l'école pour tous, puisqu'elle ne va pas de soi pour tout le monde. Puis donner les moyens à ceux qui font vivre cette mission au quotidien dans les établissements de le faire. Ce qui signifie une meilleure reconnaissance – qui passe par la rémunération mais aussi par un sérieux coup d'arrêt au *profbashing* permanent – de la formation continue pour les enseignants, l'appui sérieux de personnels non-enseignants, comme les psychologues de l'Éducation nationale par exemple, des effectifs plus réduits, une pédagogie

Ce n'est pas l'uniforme qui réglerà ces problèmes de mixité.

gie plus personnalisée adaptée à l'hétérogénéité, la recherche de la coopération plutôt que de la compétition permanente.

Puis répartir de façon équilibrée les milieux sociaux dans les établissements pour en finir avec la mécanique du ghetto ; ça c'est tout ce qu'on raconte dans le livre, sur la base d'expérimentations que j'avais lancées et dont les résultats sont si inspirants.

Ven : Les méthodes pédagogiques sont-elles aussi en cause ?

N. V.-B. : On peut sauter sur sa chaise en scandant « autorité et discipline », mais tout parent sait que cela ne suffit pas. La vérité, c'est qu'il faut apprendre aux élèves à aimer apprendre. Ce n'est pas, contrairement à ce que j'entendais quand j'étais ministre, en faire des enfants-rois, que de réclamer qu'on se préoccupe davantage de cela. Pour moi, la fameuse exigence, c'est de faire intérioriser l'exigence aux enfants. Et ça, c'est affaire de pédagogie, ça ne s'improvise pas. Je pense que cette capacité à gérer l'hétérogénéité ne serait donc pas seulement bénéfique pour gérer la mixité sociale, mais aussi la mixité scolaire et j'allais dire plus généralement la singularité des élèves, tout simplement. L'idée c'est

de pouvoir s'adapter aux élèves tels qu'ils sont, tels qu'ils évoluent, et pas tels qu'on les rêve. Par exemple les nouvelles générations d'élèves vivent dans un environnement qui n'était clairement pas celui de notre enfance. Le rapport Pisa de cet automne nous le disait : la distraction numérique et la place des écrans dans leur vie à la maison a un impact direct sur leur capacité de concentration, mais aussi sur le temps accordé à la lecture ou aux sorties culturelles. Avec à la clé un niveau de culture générale et des capacités d'attention réduits. Et c'est encore plus vrai dans les milieux défavorisés. Alors comment retenir l'attention de ces élèves ?

Ven : Si l'école ne réussit pas à mettre de la mixité, quel est le rôle des espaces éducatifs en dehors de l'école, comme les accueils collectifs de mineurs, les colos par exemple ?

N. V.-B. : Essentiel ! J'ai toujours considéré que l'Éducation nationale et l'Éducation populaire devaient former non pas seulement des alliances, mais une véritable communauté de l'anneau au service de l'élévation de nos enfants. Toutes les structures comme les MJC, les associations, et même les colonies bien sûr sont absolument vitales. Il faut leur donner les

.../

L'idée c'est de
pouvoir
s'adapter aux
élèves tels
qu'ils sont,
tels qu'ils
évoluent, et
pas tels qu'on
les rêve.

/... moyens de fonctionner, et pas que sur appels à projet. Les moyens de se rendre attractives pour attirer en leur sein des enfants de milieux sociaux différents. Il faut les considérer comme des transmetteurs de savoirs et de compétences – artistiques, culturels, sportifs, mais aussi sociales – à part entière, car c'est ce qu'ils sont. Il faut du lien entre éducateurs, selon la jolie formule africaine « *il faut tout un village pour élever un enfant.* »

Ven : Depuis que vous avez dû renoncer aux ABCD de l'égalité, la vague #metoo a déferlé. Pensez-vous que la société serait désormais mûre pour mettre en œuvre ce projet ?

N. V.-B. : Je crois qu'il y aura toujours un volant incompressible de réactionnaires dans une société, surtout dans une période si clairement propice aux guerres identitaires. On ne comprend pas grand-chose si on ne regarde pas tout cela à l'échelle du monde. Entre l'arrivée au pouvoir de fous furieux qui, comme en Argentine, s'empressent de supprimer le ministère de l'égalité femmes-hommes, l'emprisonnement assumé des Afghanes, la répression féroce contre les Iraniennes, la remise en cause de l'IVG dans tant d'États américains ou encore les discours virilistes de Poutine sur la décadence d'un Occident qui aurait fluidifié ses genres ; tout cela se rejoint et raconte aussi les résistances que l'on trouve en Europe, comme cela a été le cas récemment en Belgique, contre d'innocents programmes qui visent à apprendre l'égalité filles-garçons aux élèves. Quand des imposteurs arrivent, au mépris de toute raison, à convaincre des parents que l'école serait, je cite, « en train d'inciter leurs enfants à changer de sexe ou d'orientation sexuelle », on prend conscience de l'ampleur de cette inquiétude identitaire.

Et pourtant il faut la faire, cette éducation à l'égalité et se dire que ce qui rend ces résistances plus fortes et plus folles, c'est malheureusement notre timidité à agir et à l'assumer. Surtout de ce côté-ci du globe, où nous sommes encore en démocratie. Il faut croire à fond à ce

Et pourtant il faut la faire, cette éducation à l'égalité et se dire que ce qui rend ces résistances plus fortes et plus folles, c'est malheureusement notre timidité à agir et à l'assumer.

projet car on ne le dira jamais assez, le sexisme, à la source de tant d'inégalités, de violences et de malheurs, n'est pas une affaire individuelle mais bien un système qui régenté toutes les sphères de la société. Il faut donc évidemment partir de la racine pour en libérer nos vies, en renforçant les ambitions d'éducation émancipatrice en la matière.

Ven : Une dernière question : quand vous avez été nommée ministre de l'Éducation nationale, vous avez souhaité travailler sur le bureau de Jean Zay. Pour quelle raison ?

N. V.-B. : Oui j'ai fait rapatrier son magnifique bureau, dont il avait conçu les plans ! Jean Zay fut ma plus belle source d'inspiration, l'un des véritables pères de la démocratisation de l'école. Celui qui, avant beaucoup d'autres, avait compris que la France ne pouvait pas se satisfaire d'un système scolaire à deux vitesses, déterminé socialement, avec un lycée réservé à une élite. Et bien sûr, pour moi, c'est ce jeune homme brillant, conscient très tôt des dangers liés à la montée du fascisme et de l'antisémitisme dont il sera tragiquement victime. *Souvenirs et solitude* a longtemps été ma lecture de chevet.

Propos recueillis par Laurence Bernabeu



VOUS

**Vous pouvez
envoyer vos récits
et vos témoignages
à la rédaction
de la revue :**
ven@cemea.asso.fr

La rubrique « Vous » est un lien entre les lecteurs et lectrices de Ven et l'équipe de rédaction. Ce lien peut aussi contribuer à enrichir les contenus éditoriaux à venir par des témoignages de

terrain, des questions pédagogiques, des coups de gueule ou des enthousiasmes ou raconter des moments d'animation, d'enseignement ou de formation. Vous pouvez faire parvenir à la revue

de courts textes (1000 signes maximum). L'équipe de rédaction peut également vous accompagner dans l'écriture de vos témoignages.

Construire une société plus égalitaire

Dans le dernier numéro de Ven, j'ai particulièrement apprécié le sujet du dossier « Lutter contre le sexisme », une thématique qui fait écho à mon quotidien professionnel d'enseignante en éducation prioritaire renforcée. Lors de notre conseil d'école, nous faisons le constat que l'ambiance des nouveaux selfs était intéressante au niveau de l'autonomie des élèves. Mais une collègue y a apporté un bémol qui n'est pas anecdotique : « *ce sont majoritairement voire uniquement les filles qui se retrouvent à être volontaires pour débarasser, ranger, nettoyer !* ». En effet, l'équipe enseignante dont je fais partie, trop

contente d'avoir réussi à construire un climat apaisé durant le temps des repas, en a oublié de chausser les lunettes du genre. Or, en tant qu'éducateur et éducatrice, nous devons être toujours en alerte et vigilantes à ne pas mettre en place des situations qui reproduisent les stéréotypes. Encore merci pour ce dossier très complet qui me permet d'avoir des éléments pour retourner vers mes collègues et la collectivité. J'ai un seul petit regret, il n'est pas abordé la question de ce que la société fait aux garçons, or, eux aussi subissent et reproduisent des stéréotypes.

Catherine A. (Blois)



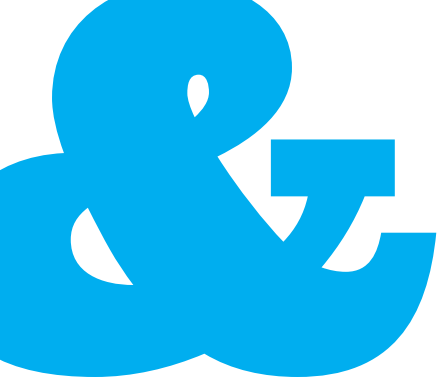
Note de la rédaction : désormais, chaque dossier de Ven est enrichi sur Yakamedia.asso.fr Pour aller plus loin sur le sujet, voir l'article « La fabrique des garçons »



.....

**Prochain dossier :
Éducation
au dehors**

Les générations actuelles d'éducateurs et d'éducatrices renouvellent cette approche pédagogique originelle de l'Éducation nouvelle et de l'Éducation populaire basée sur la prise en compte du milieu et les pratiques d'extérieur. Un dossier pour éclairer les enjeux et une invitation à se lancer et à faire.



ven

Vers l'Éducation nouvelle

La revue des Ceméa, fondée en 1946 par Gisèle de Failly et Henri Laborde

Les Ceméa sont soutenus pour leur fonctionnement et leurs projets par les ministères de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, des Sports et de la Vie associative, de la Culture et de la communication, de l'Emploi, du Travail et de la Cohésion sociale, des Affaires étrangères, par la Caisse nationale d'allocations familiales.

24, rue Marc-Seguin
75883 Paris Cedex 18
Tél. 01 53 26 24 24

Sites web :
cemea.asso.fr
yakamedia.
cemea.asso.fr
cemea-
formation.com

Pour écrire à la rédaction
ven@cemea.asso.fr

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle par quelque procédé que ce soit des pages ou images publiées dans la présente publication faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon (Loi du 11 mars 1957, art. 40 et 41 du Code pénal, art. 425).

Prix du numéro

10 euros

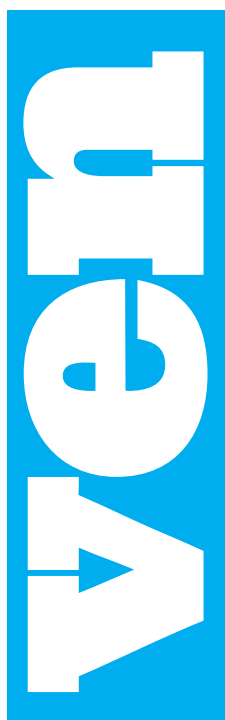
L'abonnement
4 numéros : 36 euros

Il est possible qu'en qualité d'abonné, vous receviez des offres commerciales écrites provenant d'autres sociétés.

Conformément à la Loi informatique et liberté, si vous ne souhaitez pas que vos noms et adresses soient communiqués, signalez-le nous, le nécessaire sera fait.

Photo Une

Katia Philippe



N° 593
avril-juin 2024

**Directeur
Gérant**
Jean-Baptiste Clerico

**Directeur de
la Publication**
Laurent Bernardi

**Rédacteurs
en chef**
Laurence Bernabeu
et Olivier Ivanoff

Comité de rédaction

Stéphane Bertrand,
Benjamin Dubreuil,
Fabienne Estra,
Laurent Gautier,
Elisabeth Le Bris,
Guy Manneux,
Laurent Michel,
Philippe Miquel,
Pierre Parlebas,
Marianne de Prévilles,
Patrice Raffet,
Michel Rebourg,
Nelly Rizzo,
David Ryboloviecz,
Guillaume Viger,
Marie-France Zicot

Conception & maquette

Les grenades

Publicité

s'adresser à la revue

Impression

BLF Impression,
ZA Toussaint-Catros
4, rue Ariane
33185 Le Haillan

CCPAP 0126 G80 268.
Dépôt Légal n° 16688.
ISSN O 151-1904.

US

Les militants et militantes qui ont collaboré à ce numéro

© Margot Bernardi, Louisa M.



Nelly Rizzo

enseignante et syndicaliste, membre du CA national des Ceméa



Laurent Bernardi

directeur des publications aux Ceméa

Laurence Bernabeu

rédatrice en chef de Ven et Yakamédia



Olivier Ivanoff

rédatrice en chef adjoint de Ven

Laurent Bellenguez

directeur d'école et membre du groupe jeux et pratiques ludiques des Ceméa



Marie-France Zicot

coordinatrice et formatrice aux Ceméa Belgique

Jean-Baptiste Clerico

directeur général des Ceméa



Krist Nziengui

journaliste en alternance



Jean-François Trochet

coordonateur pédagogique pour les Ceméa Rhône-Alpes

Olivier Brocart

rédatrice pour Yakamédia et formatrice aux métiers de l'animation



Katia Philippe

directrice d'école (Alpes-Maritimes)



Nina Soyez

secrétaire à l'association des Ceméa



Flora Perez

coordinatrice d'une ludothèque



Carine Czodor

coordinatrice des contenus web aux Ceméa



Davide Terzi

chargé de mission pour la promotion et le développement des terrains d'aventure



Arthur Domenigoni

Service civique

Stéphane Bertrand

chargé de mission axe transition écologique aux Ceméa



Ceméa association nationale

24, rue Marc-Seguin
75883 Paris Cedex 18
Tél. 01 53 26 24 24

GRAND EST

Ceméa Grand Est

22, rue de la Broque
67000 Strasbourg
Tél. 03 88 22 05 64

Territoire de Champagne-Ardenne

29, rue Pierre-Taittinger
51100 Reims
Tél. 03 26 86 67 41

Territoire de Lorraine

1, rue Charles-Gounod
54140 Jarville-la-Malgrange
Tél. 09 60 50 38 75

NOUVELLE AQUITAINE

Ceméa

Nouvelle-Aquitaine

11, rue Permentade
33000 Bordeaux
Tél. 05 56 69 17 92

Territoire de Limoges

23A, bd Saint-Maurice
1^{er} ét. - 87000 Limoges
Tél. 05 55 34 60 52

Territoire de Poitiers

26, rue Salvador-Allende
86000 Poitiers
Tél. 05 49 88 07 61

AUVERGNE RHÔNE-ALPES

Ceméa Auvergne

Groupe scolaire A. Daudet
16 bis, rue du Torpilleur
Sirocco
63100 Clermont-Ferrand
Tél. 04 73 98 73 73

Ceméa Rhône-Alpes

3, Cours Saint-André
38800 Pont-de-Clais
Tél. 04 76 26 85 40

BOURGOGNE FRANCHE-COMTE

Ceméa Bourgogne-Franche-Comté

18, rue de Cologne, BP 117
25013 Besançon Cedex
Tél. 03 81 81 33 80

BRETAGNE

Ceméa Bretagne

92, rue du Frugy
29337 Quimper Cedex
Tél. 02 98 90 10 78

2, bd Louis Volclair

35200 Rennes
Tél. 02 99 50 23 26

CENTRE VAL DE LOIRE

Ceméa Centre

37, rue de la Godde
45800 Saint-Jean-de-Braye
Tél. 02 38 53 70 66

CORSE

Ceméa Corse

École Marie Reynoard-Montesoro
Provence Logis Montesoro
20600 Bastia
Tél. 04 20 03 53 42

HAUTS DE FRANCE

Ceméa Nord-Pas-de-Calais

11, rue Ernest-Deconynck
59800 Lille
Tél. 03 20 12 80 00

Ceméa Picardie

47, bd Alsace Lorraine
80000 Amiens
Tél. 03 22 71 79 00

ILE-DE-FRANCE

Ceméa Ile-de-France

Arif-CFPES
65, rue des Cités
93306 Aubervilliers
Tél. 01 48 11 27 90

OCCITANIE

Ceméa Occitanie

Le Clos Barlet
501, rue Métairie de Saisset
CS 10033
34078 Montpellier Cedex 3
Tél. 04 67 50 46 00

6, cheminement
Louis-Auriacombe
31100 Toulouse

7, avenue des Palmiers
66000 Perpignan
Tél. 04 68 34 63 62

49, rue du Père-Pierre

Bât L'Eau Vive
34500 Béziers
Tél. 04 67 93 72 07

NORMANDIE

Ceméa Normandie

5, rue Docteur-Laënnec
14200 Hérouville Saint-Clair
Tél. 02 31 86 14 11

33, route de Darnétal

BP 1243
76 177 Rouen Cedex 1
Tél. 02 32 76 08 40

PAYS DE LA LOIRE

Ceméa Pays de la Loire

102, rue Saint-Jacques
44 200 Nantes
Tél. 02 51 86 02 60

71, avenue Yzeux

72000 Le Mans
Tél. 06 43 82 73 08

PROVENCE ALPES-CÔTE D'AZUR

Ceméa Paca

47, rue Neuve Sainte-Catherine
13007 Marseille
Tél. 04 91 54 25 36

21, rue d'Angleterre

06000 Nice
Tél. 04 93 16 18 20

INTERNATIONAL

FIGEMÉA

39, boîte 3, av. de la Porte de Hal
1060 Bruxelles
secretariat@ficemea.org

SIÈGES D'OUTRE-MER

Ceméa GUADELOUPE

Rue de la ville d'Orly près
du pôle Emploi Bergevin
97110 Pointe-à-Pitre
Tél/fax. 0 590 82 20 67

Ceméa GUYANE

6, rue Thiès
Place des Palmistes
BP 80,
97322 Cayenne Cedex
Tél. 0 594 30 68 09

Ceméa MARTINIQUE

10, rue Lazare Carnot
BP 483,
97241 Fort-de-France
Cedex
Tél. 0 596 60 34 94

Ceméa MAYOTTE

Rue du Stade Cavani
Maison des Associations
BP 318,
97600 Mamoudzou Mayotte
Tél. 00 269 61 13 75

Ceméa POLYNÉSIE

177, cours de l'Union Sacrée
Taunua - BP 3824
Papeete - Tahiti
Tél. 00 689 43 73 11

Ceméa PWARA WARO

BP 241-98822 Poindimié
Nouvelle-Calédonie
Tél. 00 687 47 14 71

Ceméa RÉUNION

45, ruelle Magnan-
Champ Fleuri
97490 Sainte-Clothilde
Tél. 0 262 21 76 39

Je m'abonne à **VEN**

36 euros / an : 4 numéros

Contact abonnements:

claude.brusini@cemea.asso.fr

01 53 26 24 41 (de 9h30 à 13h30)

livres et égaux

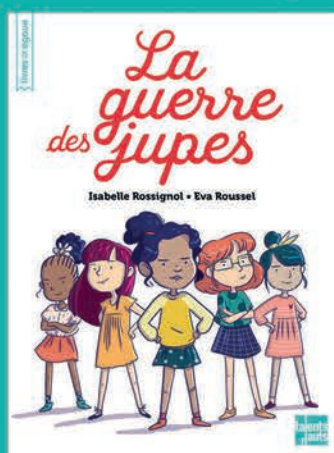
des romans illustrés qui tordent le cou aux clichés

piscine

complexe

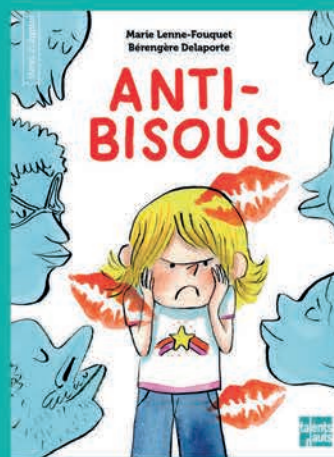
harcèlement

peur



sororité

sexisme



réfugié

guerre

humour

jalousie

affirmation
de soi

consentement

pour les cycles 2 et 3

Maison d'édition indépendante
et engagée depuis 2005

talents
n'ont
pas d'âge

FESTIVAL



D'AVIGNON

du
29 juin
au **21 juillet**
2024

78^e édition